
22101143865

LE BARON DES GENETTES

(1762-1837)

NOTES BIOGRAPHIQUES

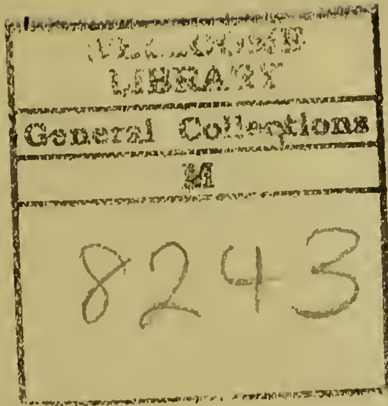
Docteur Louis GAZEL

LE BARON DES GENETTES

(1762-1837)

NOTES BIOGRAPHIQUES

PARIS
HENRY PAULIN & Cie, ÉDITEURS
21, RUE HAUTEFEUILLE
1912


LIBRARY
General Collections
M
8243


WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

A MON PÈRE

A MA MÈRE

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

MONSIEUR LE PROFESSEUR M. LETULLE

Professeur d'Histoire de la médecine et de la chirurgie
à la Faculté de Médecine
Médecin de l'Hôpital Boucicaut

A MES MAITRES DANS LES HOPITAUX

EXTERNAT DES HÔPITAUX DE PARIS :

Monsieur le Docteur MOUTARD-MARTIN
Médecin de la Charité (1906-1907)

Monsieur le Docteur POTHERAT
Chirurgien de l'Hôtel-Dieu (1907-1908)

Monsieur le Docteur DOLÉRIS
Accoucheur de l'Hôpital Saint-Antoine (1908)

Monsieur le Docteur RAMOND
Médecin de l'Hôpital Saint-Antoine (1909)

INTERNAT DES HÔPITAUX DU HAVRE :

Monsieur le Docteur ENGELBACH
Chirurgien de l'Hôpital Pasteur

Monsieur le Docteur FROTTIER
Médecin de l'Hôpital Pasteur

Monsieur le Docteur DEVILLE
Médecin de l'Hôpital Pasteur

Monsieur le Docteur LE NOUËNE
Chirurgien des Hôpitaux

Monsieur DOMINIQUE
Pharmacien en chef des Hôpitaux

INTRODUCTION

La Société française à la fin du XVIIIe *siècle « était déjà dans les invisibles mains de cette fatalité qui ourdissait pour ceux-ci les plus cruelles infortunes, pour ceux-là, l'opulence, les dignités, les honneurs. » Ainsi s'exprime Pariset, résumant en quelques mots l'immense bouleversement que la Révolution vint apporter dans la vie de la Nation tout entière, en même temps que dans celle des individus.*

Lorsque, en 1793, *la France débordée sur toutes ses frontières fut sur le point de succomber, tout l'effort de la nation se porta aux armées et, suivant le mot de Barrère, au comité de Salut public, la République fut comme une ville assiégée et la France comme un vaste camp. Cet admirable mouvement vint arracher chaque citoyen à sa vie normale pour le faire coopérer au salut de la Patrie en danger.*

Dans ces armées improvisées, la médecine avait à jouer son rôle, et c'est ainsi que les plus grands chirurgiens et les plus illustres médecins de cette époque troublée furent appelés à partager la vie de ces soldats, du rang desquels devait sortir la brillante pléiade des généraux de l'Empire. Ce fut pour la médecine militaire une époque glorieuse et parmi ceux qui s'illustrèrent, on ne peut méconnaître la grande figure de Des Genettes qui, pendant plus de vingt ans, participa à toutes les phases de l'Epopée.

Formé à l'école des maîtres de la fin du XVIIIe *siècle, des Louis, des Vicq d'Azyr, des Fourcroy qui avaient entrepris la rénovation de la médecine, il possédait à côté d'une forte culture scientifique et d'une sérieuse expérience professionnelle, cette élégante tournure d'esprit que donne une solide formation littéraire. Doué des plus brillantes qualités personnelles, servi par une naturelle fa-*

cilité d'élocution, une mémoire inépuisable, doté d'un esprit brillant et parfois mordant, Des Genettes avait tous les dons qui retiennent l'attention des contemporains. Il parvint dans la médecine militaire aux plus hautes situations et après la chute de l'Empire il sut prendre une place honorable à la Faculté de médecine.

Mais cet homme remarquable, « le plus spirituel de son temps », ce fin lettré et ce médecin savant, vit surtout dans les mémoires sous la glorieuse figure du médecin de notre merveilleuse armée d'Egypte et son nom reste associé à celui des pestiférés de Jaffa et de Saint-Jean-d'Acre grâce au geste héroïque qu'il fit en s'inoculant la peste pour rassurer l'armée effrayée des ravages de l'épidémie.

C'est cette grande figure médicale que nous voudrions faire revivre dans ce travail. Si son audacieuse inoculation l'a voué à la gloire, elle lui a peut-être donné un peu trop l'air d'un héros de légende. Des Genettes mérite mieux que cela et gagne, en somme, à être connu plus intimement; il ne perd rien à descendre des sommets où l'a placé l'histoire et à redevenir tout simplement l'homme qu'il était.

Avant d'aborder l'étude de ce Maître, nous désirons remercier M. le Docteur Helme d'avoir bien voulu nous donner l'idée de ce travail et lui exprimer notre respectueuse reconnaissance pour l'accueil si bienveillant qu'il nous a toujours réservé.

Que M. le Docteur Beaudoin (d'Alençon) veuille bien recevoir également l'expression de notre gratitude pour l'amabilité avec laquelle il nous a communiqué l'Etude qu'il a consacrée à Des Genettes.

Nous tenons aussi à remercier tous nos Maîtres dans les hôpitaux, et en particulier M. le Docteur Potherat, chirurgien de l'Hôtel-Dieu, qui nous a toujours témoigné un si affectueux intérêt.

De même, M. le Professeur Letulle, en acceptant la présidence du jury chargé d'examiner notre travail inaugural, nous a fait un honneur dont nous sentons tout le prix et nous sommes heureux et fier de pouvoir inscrire son nom en tête de notre thèse.

CHAPITRE PREMIER

JEUNESSE DE DES GENETTES : SES ANCÊTRES. — PREMIÈRES ÉTUDES A ALENÇON. — ARRIVÉE A PARIS : SAINTE-BARBE; LE COLLÈGE DE FRANCE. — CHOIX D'UNE CARRIÈRE.

Nicolas-René Dufriche-Des Genettes naquit à Alençon le 23 mai 1762. Son père, Nicolas Dufriche-Des Genettes, avocat au Parlement de Paris, qui s'était fait remarquer par son savoir, sa grande facilité d'élocution et la générosité de ses sentiments, remplissait dans sa province les fonctions de procureur du Roi au bailliage d'Alençon. Sa mère, Françoise du Val de Bichon, originaire de Fougères, avait par son mariage apporté l'alliance de quelques maisons de petite noblesse à la famille où elle entrait et qui était depuis plusieurs siècles une des mieux considérées du diocèse de Séez.

Dès le milieu du xve siècle, les aînés des Dufriche avaient coutume de présider la châtellenie d'Essey, berceau de la famille, gros bourg situé entre Séez et Alençon, alors que les cadets allaient au loin courir la chance des armes; et c'est ainsi que l'on vit, en 1525, deux frères périr à la bataille de Pavie sous la bannière des ducs d'Alençon, et que, plus tard, un autre cadet, passé au service du prince de Liège, devint baron du Saint-Empire, après avoir épousé une femme d'une grande maison de Brabant.

Il n'était pas rare non plus de voir quelques-uns des Dufriche devenir gens d'Eglise : l'un d'eux, archidiacre du diocèse de Séez, participa à la fondation du collège de ce

nom à Paris; un autre, Jacques Dufriche, bénédictin de la Congrégation de Saint-Maur, s'était consacré à une édition des Pères de l'Eglise.

Mais c'est surtout dans l'administration provinciale et la magistrature que les Dufriche firent leur carrière. Ce fut Nicolas-Jacques Dufriche, né à Séez, vers la fin du XVIe siècle et conseiller en l'élection de cette ville qui acquit la terre des Genettes et en transmit le nom à ses descendants; son fils, Nicolas, remplit les mêmes fonctions puis devint président de l'élection et donna le jour à Nicolas Dufriche-Des Genettes qui se distingua au barreau du Parlement de Normandie et « fut tout ce qu'il est permis d'être quand on n'a pas été à Paris ». De deux mariages, celui-ci eut cinq fils dont l'un, Nicolas, devait devenir le père du Maître dont nous avons entrepris l'étude; un autre, René, embrassa l'état ecclésiastique; du second lit étaient nés Christophe Des Genettes des Madelaines, avocat au Parlement de Rouen, et Charles-Eléonore Dufriche de Valazé, ce girondin qui se tua en 1793 pour échapper à la guillotine.

Des Genettes appartenait donc à une de ces vieilles familles provinciales où se transmettait, de génération en génération, le culte des vertus privées, de l'honneur et du travail; qui firent la richesse de la France sous l'ancien régime en donnant à l'Etat et à la Société ses meilleurs serviteurs et assurèrent la reconstitution de l'édifice social après la tourmente révolutionnaire.

A cette ascendance d'avocats il dut sans doute son amour de la parole qui en fit un causeur disert et enjoué; à ces soldats il prit le goût de l'aventure qui le poussa vers les armées pour employer son inaction; de sa mère, semble-t-il, il hérita ce penchant pour la particule qui le rendait si fier de sa gentilhommerie et auquel il dut de fréquenter avec un si visible plaisir dans la société des grands où il était accueilli; enfin, à cette fin du XVIIIe siècle, où il vécut ses premières années, il prit sans doute son esprit

vif et mordant, parfois un peu acerbe, et son goût pour les sciences d'observation qui devaient le diriger vers la carrière médicale.

Des Genettes ne nous dit rien de ses premières années d'enfance; elles furent probablement telles qu'on peut les imaginer dans un milieu provincial éclairé où l'existence familiale se poursuivait sans autres événements que ceux de la vie de chaque jour, simple et régulière, loin du bruit et du luxe, et où chaque enfant s'imprégnait de ces solides principes qui devaient, plus tard, les pousser aux premières places dans l'Etat.

Lorsqu'il eut atteint l'âge des études, le jeune René Des Genettes fut d'abord placé au collège de sa ville natale. Cette institution, autrefois brillante sous la direction des Jésuites, était tombée aux mains de prêtres réguliers « d'un savoir très borné », et dont Des Genettes semble avoir gardé un assez mauvais souvenir pour leur insuffisance dans la tâche ardue, et d'autant plus importante, de façonner ces jeunes cervelles et d'y jeter les bases où viendront s'assoir solidement toutes les acquisitions ultérieures. Aussi, prend-il sans doute un malin plaisir — tardive et innocente revanche, — à évoquer la silhouette de ce pauvre Monsieur Gelée, le principal, « attaqué d'un tic douloureux des muscles de la face », qui retenait journellement les élèves une grande demi-heure à sa basse messe et « faisait des grimaces très risibles toutes les fois qu'il se tournait vers nous pour dire : *Dominus vobiscum* ».

Après les premiers rudiments d'humanités, acquis tant bien que mal au collège d'Alençon, les parents de Des Genettes jugèrent bon, pour achever son instruction, de l'envoyer à Paris dans une maison de solide réputation. Leur choix s'étant arrêté sur la pension de Sainte-Barbe, leur fils y fit son entrée, vers la fin de l'année 1778, alors qu'il atteignait seize ans et demi.

Les élèves de Sainte-Barbe étaient soumis au régime de

l'internat; ils recevaient de professeurs attachés à la maison une partie de l'enseignement, mais surtout ils suivaient les exercices du collège du Plessis qui avait des maîtres « de beaucoup de mérite » et où fréquentaient un certain nombre de jeunes gens appartenant aux familles de la meilleure noblesse ou fils de fermiers généraux et de gros financiers. Plus tard, au cours de sa vie aventureuse, Des Genettes rencontrera plusieurs de ces anciens condisciples avec lesquels se renoueront dans les meilleurs termes les relations ébauchées sur les bancs du collège.

Il est inutile d'insister sur ce qu'était l'enseignement dans ces deux institutions, leur réputation n'est plus à faire et Des Genettes sut vite rattraper le temps perdu à Alençon. Mais en même temps que son intelligence s'ouvrait aux beautés des lettres grecques et latines, son jeune esprit déjà observateur et sa verve naissante lui faisaient jeter les yeux autour de lui et y trouver quelques types dont il a laissé, dans ses Mémoires, des portraits burinés d'un trait incisif et mordant.

Parmi ceux qui faisaient ainsi la joie des jeunes élèves, comment ne pas citer Joinville, le portier de Sainte-Barbe, « un petit maître d'environ 60 ans, étique, édenté et couperosé; ses habits, excepté cependant la redingote du matin, étaient riches et élégants, et il ne sortait guère qu'en bourse et l'épée au côté. » M. Béka, le barbier « était l'homme de Paris qui faisait le plus de barbes et de tonsures en Sorbonne; causant avec esprit et distinction, il était assez modeste pour avouer qu'il ne savait tout juste de géométrie que ce qu'il en fallait pour son état. »

Aussi, n'est-il pas étonnant qu'un caractère aussi indépendant et quelque peu frondeur n'ait pas su toujours se plier à la rigide discipline de Sainte-Barbe et qu'il ait eu quelques démêlés avec M. Baduel, le supérieur. Celui-ci, en explorant les malles de son jeune élève, lors de son arrivée, n'avait-il pas mis la main sur les *Lettres Provinciales* et

plusieurs autres ouvrages de ces Messieurs de Port-Royal, aussi sévèrement proscrits par l'Université ?

Un autre jour, au cours de la visite des pupitres qui se faisait régulièrement, on découvre dans celui de Des Genettes un exemplaire de *l'Epître d'Héloïse à Abélard,* du poète Colardeau. M. Baduel est encore obligé d'intervenir. « Voici une religieuse professe qui écrit à un homme des impuretés dégoûtantes, à ce que l'on m'a dit, car je ne lis pas de ces choses-là... » En guise de justification et pour prouver leur innocence à son supérieur, le coupable entreprend la lecture de quelques passages incriminés quand apparaît M. Briquet, le préfet des humanités, véritable « bibliothèque ambulante », au dire de M. Baduel. Celui-ci le met au courant de ce qui se passe. Alors « M. le Préfet frotte ses yeux, déjà forts enflammés, essuie ses paupières chassieuses, braque ses conserves qu'il venait de nettoyer, fixe le titre de la brochure » et se lançant dans une longue dissertation sur Abélard, il entame la discussion des propositions qui avaient motivé sa condamnation par les Conciles.

Avec de telles lectures, Des Genettes ne pouvait pas manquer d'être « mal noté », comme il l'avoue lui-même. C'était, sans doute, la forte tête de la maison et n'alla-t-on pas jusqu'à suspecter ses opinions politiques. C'était à l'occasion de l'action de grâces rendue par Louis XVI et la reine, après la naissance du Dauphin; les élèves de Sainte-Barbe avaient été rangés sur le passage du cortège qui montait par la rue Saint-Jacques à l'église Sainte-Geneviève. Un sous-maître, « le plus ridicule personnage de la maison », crut entendre que Des Genettes avait « mal, mais horriblement mal parlé » du monarque. Grand émoi parmi les directeurs de Sainte-Barbe; on réunit un conseil devant lequel le coupable est convoqué. Mais il n'y a pas de peine à se justifier et à confondre son piteux accusateur qu'il malmène durement, tout en protestant de son attachement au

régime, dans une défense amusante et spirituelle, où le plus innocemment du monde il ne se fait pas faute de lancer quelques traits à l'adresse du feu roi et de sa cour. Le bon M. Briquet qui présidait ces assises déclare l'accusé non coupable et le renvoie sur ce paternel avertissement : « avec une bonne direction, vous pourrez ajouter à l'honneur de cette maison, et avec une mauvaise, en devenir la honte ou au moins le scandale. »

Tout cela n'était que peccadilles bien peu graves et espiègleries d'écolier, mais ces faits n'étaient pas inutiles à rappeler, comme donnant déjà l'indication de ce que serait plus tard le caractère de Des Genettes; et, dans l'adolescent bravant M. Baduel, on voit déjà poindre celui qui, dans quelques circonstances, ne craindra pas de tenir tête à Bonaparte.

Cependant, ces menus incidents auxquels de jeunes imaginations devaient prêter des proportions considérables, ne parvenaient sans doute que pendant peu de temps à rompre la monotonie des longues heures de captivité entre les grands murs du collège. Aussi, avec quelle impatience devait-on attendre — et avec quelle joie accueillir — les jours de congé qu'on allait passer à Gentilly où Sainte-Barbe possédait une maison de campagne. Là, « le concierge et jardinier Charpentier, entouré d'une blonde et jolie famille, tempérait à des prix modérés l'austérité du régime habituel de Sainte-Barbe : les haricots, les haricots et toujours les haricots, quelques lambeaux de vache et des dindes étiques deux fois par an ». Les saucissons, les cervelas faisaient les frais de ces festins champêtres, et lorsque Mlle Joséphine, l'aînée des Charpentier, distribuant quelques verres du vin des coteaux de Villejuif, passait entre les tables, les imaginations un peu montées « retrouvaient dans de frais souvenirs d'Ovide, des madrigaux pour la saluer. » Après les sombres figures de l'austère M. Baduel et du triste M. Briquet, c'est un contraste charmant que

l'évocation de ce blond minois autour duquel, en ces beaux jours de printemps, devait flotter un peu du rêve imprécis de ces cerveaux de dix-huit ans.

Deux années s'étaient écoulées depuis que Des Genettes avait fait son entrée à Sainte-Barbe. Sa mère vint alors le chercher, pensant qu'il serait bon de le présenter un peu dans le monde; à cet effet, après l'avoir fait habiller avec beaucoup d'élégance, ce qui n'était pas pour déplaire au jeune collégien, elle le conduisit chez quelques-unes de ses anciennes amies du couvent d'Ernée où elle avait été élevée; elle le présenta également à quelques personnages importants qui avaient été en relations avec M. Des Genettes, mais le recommanda particulièrement à Madame du Gage, son alliée, vieille dame qui avait été fort belle et qui vivait alors retirée — atteinte qu'elle était d'un cancer du sein, — dans une petite maison près du jardin du Roi, consacrant tout son temps à son herbier, car elle était fervente de botanique. C'est elle qui allait être chargée de guider les premiers pas de l'adolescent dans le monde et elle conseilla à sa mère de le placer dans « une pension contiguë et fort brillante », dirigée par M. Verdier.

Il fut convenu qu'avant d'y entrer René irait passer quelque temps à Alençon dans sa famille; aussi, sa mère, soucieuse de la vertu de son fils et craignant pour lui « les sirènes très abondantes dans le quartier » qu'ils habitaient (1), le mit-elle en poste avant d'être prête à partir avec lui. Après six semaines de vacances passées dans sa ville natale, Des Genettes revenait à Paris.

Quelques jours après son retour, Mme du Gage le présenta à M. de Buffon qui « comme Francklin avait le privilège d'être embrassé par toutes les femmes ». Cet homme célèbre et majestueux frappa Des Genettes par « sa belle stature, sa figure de lion au repos et surtout le luxe de

(1) La rue des Deux-Ecus à proximité du Palais-Royal.

sa coiffure et de ses habits». Il reçut le jeune homme avec bienveillance et lui conseilla le choix d'une profession scientifique, assurant que, pour sa part, il avait trouvé dans la science de grandes satisfactions et aussi « un peu de gloire ».

A son retour à Paris, Des Genettes s'était installé à la pension Verdier qui occupait, dans la rue de Seine-Saint-Victor (1), le bel hôtel de Magni, contigu au jardin du Roi.

C'était un homme assez original pour son temps que ce M. Verdier. Docteur en médecine et avocat, il avait commencé par publier des ouvrages de jurisprudence médicale, puis, en 1770, il avait monté un établissement d'orthopédie pour prévenir ou corriger les difformités du corps, — sorte d'institut de culture physique avant la lettre, — et plus tard il y avait joint une maison d'enseignement où il devait appliquer ses vues spéciales sur l'éducation qu'il avait fait connaître dans une suite de recueils *sur la perfectibilité de l'homme par les agents physiques et moraux*. Ses idées qui n'étaient certainement pas neuves puisqu'il s'appuyait sur l'autorité de Descartes et subissait peut-être l'influence de Rousseau, mais dont la nouveauté consistait à vouloir les mettre en pratique régulière, avaient reçu l'approbation d'hommes éminents tels que MM. d'Alembert et Diderot. Un grand nombre de savants et de littérateurs venaient fréquemment visiter la maison et la protégeaient; parmi les élèves qui y arrivaient de toute part, « une quinzaine, au moins, de noms portés par les premières familles de France amenaient journellement chez M. Verdier la cour et la ville ». Malgré ces hauts personnages, l'Université, sans doute effarouchée par la nouveauté des méthodes, suscita des difficultés à M. Verdier, et celui-ci, après

(1) Actuellement rue Cuvier. L'hôtel de Magni fut acheté en 1785 pour être rattaché au jardin du Roi, et sur son emplacement fut construit le grand amphithéâtre du Muséum.

avoir longtemps lutté pour ses idées, finit par arriver à un compromis et à se rallier. Sans abandonner ses plans, il fit suivre à quelques élèves des cours dans les collèges de plein exercice, et de cette façon tout le monde tomba d'accord. C'est pour ces raisons que Des Genettes commença à fréquenter le collège de France, où pendant plus de trois ans, « d'abord pour remédier à une éducation de province très faible, ensuite par goût et une sorte de passion, il suivit les leçons de littérature latine et française, qu'il n'a cessé d'aimer ». Mais les lettres n'étaient pas seules à attirer le futur médecin et les sciences l'appelaient au collège de Navarre où M. Brisson « enseignait et démontrait, avec un grand succès, la physique expérimentale ».

Pendant trois années, Des Genettes fréquenta ainsi les cours qui lui plaisaient, se laissant guider par son goût plutôt que par l'utilité et amassant les matériaux de cette culture générale qui devait plus tard en faire un des esprits les plus ornés de son temps. Il étudiait en dilettante, peu préoccupé, semble-t-il, par l'idée de la profession où pourrait s'exercer son activité; peut-être aurait-il continué longtemps cette vie d'intellectuel désœuvré, si ses parents ne lui avaient rappelé qu'il était temps de choisir une carrière. Il ateignait en effet ses vingt-et-un ans.

« Deux carrières s'offraient à moi, dit Des Genettes, celles des armes et de l'administration, je préférai l'art de guérir. » Pourquoi choisit-il la médecine? Cela était, en effet, en dehors des traditions de sa famille qui n'avait pas encore donné de médecins. Aussi, peut-on voir dans cette décision le résultat du courant intellectuel qui, vers la fin du XVIIIe siècle, entraînait tous les esprits à l'étude des sciences. Mais en outre, cette orientation seulement ébauchée et qui suivait la tendance générale fut sans doute fixée et déterminée par le conseil de M. de Buffon dont le jeune homme se souvint certainement à l'instant d'arrêter son choix. Ce conseil d'embrasser une profession scientifi-

que, tombant des lèvres de l'illustre naturaliste dont la renommée était universelle, n'avait pu manquer d'impressionner le jeune homme encore indécis et les conseils du grand homme avaient à proprement parler fixé sa vocation.

Mais avant de pouvoir être admis sur les bancs de la Faculté de médecine, il fallait faire preuve d'une culture intellectuelle assez étendue et pour cela subir les épreuves de la Maîtrise-ès-arts. Des Genettes, qui avait accompli de sérieuses humanités, acquit sans difficulté ce premier grade universitaire et, « les examens finis, dit-il, nous reçûmes à genoux et à Notre-Dame, la bénédiction du chancelier de l'église de Paris, qui nous conféra le grade de Maître-ès-arts, au nom et par délégation du Saint-Siège ».

CHAPITRE II

DES GENETTES FAIT SES DÉBUTS DANS LA CARRIÈRE MÉDICALE. ETAT DE LA SCIENCE MÉDICALE ET DE L'ENSEIGNEMENT

Des Genettes allait donc, en 1783, faire ses premiers pas dans la carrière où il devait, plus tard, accomplir sa brillante destinée. Avant de le suivre dans cette nouvelle phase de son existence, il est bon de jeter un coup d'œil sur le milieu scientifique auquel il va se trouver mêlé et de considérer rapidement le monde médical où il va pénétrer et sur lequel l'excellent ouvrage du docteur P. Delaunay a donné de si vivants détails (1).

Il est intéressant, en effet, de connaître le milieu où va dorénavant s'exercer cette intelligence déjà rompue aux études littéraires. N'est-ce pas le moyen de saisir les éléments qui purent influer sur la formation médicale et scientifique de Des Genettes et de mesurer l'effort qu'il eut à fournir pour s'ouvrir une voie et parvenir à y briller.

Il serait trop long de rappeler l'essor considérable des idées scientifiques au XVIIIe siècle, en particulier pendant sa seconde moitié, et les progrès réalisés dans ce domaine. Sans sortir des sciences qui touchent de plus près à la médecine : la physique, la chimie, l'histoire naturelle, quelle série de noms n'aurait-on pas à citer. « Poètes, grandes

(1) Dr Paul DELAUNAY. *Le monde médical parisien au XVIIIe siècle.* Paris, 1906.

dames, grands seigneurs, tout le monde s'intéresse aux découvertes scientifiques. C'est l'entretien des salons et des boudoirs comme des académies. Rien n'a plus contribué à former cet esprit du XVIIIe siècle à la fois classique et novateur, frivole et sérieux, aimant la littérature légère et les fortes démonstrations (1). »

La médecine n'était pas restée en dehors de ce mouvement de progrès et s'était évadée des doctrines jusque là encore fortement teintées de métaphysique pour entrer dans une voie plus scientifique; mais ce progrès au lieu d'être commandé et dirigé par la Faculté, dépositaire officielle de la science médicale, était au contraire l'œuvre de dissidents qui eurent à lutter contre elle pendant tout le XVIIIe siècle et finirent heureusement par triompher de leur vieille rivale.

Pourtant la Faculté pouvait revendiquer un long passé de gloire. Longtemps, grâce à sa solide organisation, elle avait maintenu très élevé le niveau des études médicales; et l'enseignement qu'ils y recevaient, faisait de ses élèves des hommes instruits et cultivés. Puisant dans le respect de la tradition et dans l'imitation des Anciens une autorité que, parfois, ils n'auraient pas trouvée dans leur propre individualité; soutenus d'autre part, par un puissant esprit de corps, les médecins avaient sans cesse formé un milieu social remarquable par son honorabilité professionnelle et sa culture intellectuelle. Beaucoup même avaient su s'élever au rang des plus illustres savants de leur temps et la Faculté put s'enorgueillir de penseurs profonds, de philosophes érudits, de lettrés de talent qui avaient trouvé dans son enseignement et dans ses méthodes, la matière et la direction de leurs travaux. Les Fernel, les Patin, les Baillou, les Jussieu, les Lorry et tant d'autres, étaient sortis de son sein.

(1) RAMBAUD. *Histoire de la civilisation.*

Malheureusement, la Faculté fière de son antiquité et de ses privilèges devait subir le sort de tout organisme qui n'évolue pas avec son milieu. Aussi longtemps que les sciences encore incertaines étaient restées pour ainsi dire en dehors de la médecine et tant que celle-ci avait consisté en d'abondantes paraphrases des anciens, la forme de l'enseignement s'adaptait merveilleusement à cette direction toute scolastique de l'esprit médical. Mais les découvertes médicales venaient peu à peu révolutionner les conceptions anciennes et la Faculté, au lieu de leur donner sa consécration, les considérait comme des atteintes au dogme hippocratique qu'elle croyait devoir garder intangible. Ainsi fixée dans son archaïsme intransigeant, la très salutaire Faculté allait se mourant vers la fin du XVIII[e] siècle, et toute son activité, depuis de longues années, s'usait à lutter contre les jeunes rivales que lui avaient suscitées le développement du nouvel esprit scientifique, si bien que son histoire, pendant ce siècle, peut se résumer dans les hostilités qu'elle soutint jalousement pour conserver ses privilèges. La guerre commença contre l'ennemi héréditaire, la Chirurgie.

Celle-ci avait été longtemps tenue en condition servile par la toute puissante Faculté et les chirurgiens, unis aux barbiers dans la même corporation, avaient docilement courbé le front devant les Docteurs-Régents dont la science hautaine dédaignait la pratique trop peu philosophique à leurs yeux. Pour preuve de souveraineté, la Faculté exigeait chaque année des gens de Saint-Côme le serment de fidélité que le doyen recevait solennellement le 19 octobre, le lendemain de la Saint-Luc. La médecine manifestait encore sa supériorité en obligeant le premier chirurgien du Roi à prêter serment entre les mains du premier médecin. Mais, au début du XVIII[e] siècle, un vent d'indépendance commençait à souffler parmi les chirurgiens à qui ce joug devenait trop lourd et qui cherchaient à le secouer, soutenus par le premier chirurgien dont l'autorité peu à peu accrue

depuis Félix, prêtait un poids nouveau à leurs revendications. Maréchal tenta la première mesure qui devait libérer la chirurgie de la tutelle de la Faculté en fondant, à Saint-Côme, un enseignement donné par cinq démonstrateurs royaux, établis par lettres patentes promulguées à Fontainebleau, en septembre 1724. Le titre de professeur avait été soigneusement écarté pour éviter de porter ombrage à l'Université; mais l'enseignement ainsi organisé n'en était pas moins un coup porté à la souveraineté de la Faculté qui s'en rendait bien compte et partit en guerre, mais inutilement. Ses tracasseries, ses attaques directes, tout fut vain et l'affaire évoquée devant le Parlement, durait encore en 1748.

Les chirurgiens, enhardis par leur succès et se sentant soutenus par la faveur royale, obtinrent, le 23 avril 1743, un édit aux termes duquel nul ne pouvait aspirer à la maîtrise en chirurgie sans être maître-ès-arts. C'était un pas de plus vers l'émancipation, et la Faculté frémit de voir ses anciens vassaux entrer ainsi dans l'Université et, par là, se rapprocher d'elle. Bien plus, du même coup la chirurgie se séparait de la barberie, et ne se trouvait plus subordonnée qu'au premier chirurgien du roi. De telles prétentions ne pouvaient manquer de susciter une violente opposition de la part de la Faculté, d'autant plus que les gens de Saint-Côme avaient cherché mainte fois, à s'affranchir de son immixtion dans les examens de maîtrise, auxquels de longue date assistait le doyen accompagné de deux docteurs. Le conflit devenait donc de plus en plus aigu, aggravé de mille incidents secondaires et de l'intervention de la Basoche, égayé d'autre part par les pamphlets, les satires et les chansons qui ne perdent jamais leurs droits.

Au cours de cette longue lutte, la chirurgie avait donc peu à peu gagné du terrain et surtout pris confiance en sa propre valeur qui s'affirmait par la fondation d'un nouveau corps savant, rival redoutable pour l'antique Faculté.

C'était l'Académie royale de chirurgie, dont la fondation marque une date mémorable de cette branche de l'Art. « C'est le 18 décembre 1731, que le premier chirurgien du Roi, Maréchal, convoqua soixante-dix maîtres en chirurgie de Paris pour leur lire, avec l'approbation royale transmise par Maurepas, le projet de création d'une société académique de chirurgie; l'assemblée l'accepta avec enthousiasme et soixante maîtres furent promus académiciens libres, et tous les autres chirurgiens jurés de Paris, associés de la compagnie. Le Roi nomma J.-L. Petit directeur, Malaval vice-directeur, Morand secrétaire, Ledran commissaire à la correspondance, Croissant de Garengeot aux extraits, Bourgeois le jeune trésorier (1). » La Peyronie, premier chirurgien en survivance, avait également pris une part active à la fondation de cette société et se proposait par elle de régénérer un art trop longtemps avili, en associant en un seul corps tous les chirurgiens de France. Malgré la difficulté de l'œuvre, tant à cause de la condition misérable d'un grand nombre de chirurgiens, surtout en province, que par la haine active des membres de la Faculté, la réussite fut rapidement assurée et, le 11 juin 1732, l'Académie tint en cérémonie sa première assemblée publique, dans la grande salle de Saint-Côme.

Dès lors, cette société devint le siège d'une activité scientifique considérable. Il entrait dans son programme d'accueillir tous les travaux français et étrangers, de publier dans ses Mémoires toutes les communications dignes d'intérêt, et de donner un encouragement aux efforts, par la distribution de prix annuels. Grâce à elle, une vitalité nouvelle anima la chirurgie et la poussa dans les voies brillantes où elle allait bientôt atteindre un tel degré de perfection qu'on pourra la croire parvenue à ses fins jusqu'à l'avénement de l'Anesthésie et de l'Antisepsie. « De toutes

(1) D[r] P. DELAUNAY. *Le monde médical...*, p. 175.

part surgirent de remarquables travaux et de précieuses communications. La compagnie les accueillait tous, les dépouillait, les classait, et de cette collaboration a été constituée la vaste collection de matériaux, véritable encyclopédie chirurgicale qui, publiée sous la dénomination de *Mémoires de l'Académie royale de chirurgie,* constitue un des monuments les plus considérables de la science (1). »

Si l'œuvre fut remarquable, les hommes qui y coopérèrent ne le furent pas moins. J.-L. Petit, La Peyronie, La Martinière, en eurent la présidence; elle compta parmi ses membres Hevin, Bordenave, Le Cat, Dujardin, Peyrilhe, Sue, Sabatier, Pibrac, Desault, Pelletan; elle eut pour secrétaires perpétuels Quesnay, Morand et Louis. Parmi tous ceux qui l'illustrèrent, ce dernier mérite une place spéciale : grâce à son active et intelligente direction, à la part qu'il prit au fonctionnement et aux travaux de la société, il fit pour ainsi dire de l'œuvre collective son œuvre propre et l'on a pu dire avec juste raison qu'il fut l'âme de l'Académie. Mais — triste conséquence des services rendus à la chirurgie — les haines et les rancunes de la Faculté contre Saint-Côme s'accumulèrent sur sa tête et attristèrent ses dernières années. Cependant, il pouvait se consoler en songeant qu'il avait bien servi sa cause et avait participé à sa victoire. Il lui avait été donné d'assister à un événement qui pouvait être considéré comme la réalisation matérielle du but longtemps visé. Grâce à la faveur royale, en 1768, avait été décidée l'érection d'une nouvelle et somptueuse école de chirurgie sur l'emplacement du collège de Bourgogne et, le 14 décembre 1774, Louis XVI posait la première pierre du monument, d'ailleurs à peu près terminé. Le 27 avril 1775, l'Académie tenait dans la grande salle des nouvelles écoles une séance solennelle d'inauguration où

(1) P. Triaire *Récamier et ses contemporains.*

Louis rendit hommage à la mémoire de Louis XV qui avait si efficacement protégé la chirurgie. Le 31 août 1776 avait lieu la première soutenance de thèse : le président était Louis, le candidat était Desault déjà célèbre et destiné à la chaire d'anatomie et de chirurgie de l'école pratique. Le doyen de la Faculté flanqué de deux docteurs-régents assistait selon l'usage à l'argumentation. Il devait faire d'amères réflexions à la vue de l'imposante colonnade du monument qui traduisait à ses yeux le triomphe de la rivale, et combien devait-il soupirer en lui comparant par la pensée les masures en ruines de la rue de Jean-de-Beauvais où s'abritait tristement l'antique Faculté. Celle-ci, décidément incapable de se mettre au niveau de la science, n'avait plus d'énergie que pour défendre âprement ses derniers privilèges, aussi devait-elle être supplantée jusque dans son propre domaine par les médecins éclairés qui suivaient l'esprit nouveau et qui, commençant à se séparer d'elle, allaient bientôt constituer la Société royale de Médecine.

Une première alerte avait eu lieu vers 1730, lorsque Chirac, premier médecin de Louis XV, avait esquissé son projet d'une Académie de Médecine; mais la mort du perturbateur avait fait renaître le calme de ce côté.

La lutte allait recommencer en 1776, lorsque M. de Lassone reprit en la modifiant l'idée de Chirac. « Les années 1775 et 1776 furent marquées en France par de nombreuses épidémies; le gouvernement s'inquiéta; Malesherbes et Turgot consultèrent de Lassone, qui leur démontra l'impossibilité de prendre des mesures prophylactiques sérieuses tant que les médecins isolés, livrés à leurs propres ressources, ne pourraient se concerter, rassembler des documents, centraliser les observations. Louis XVI se décida dès lors à agir. Le 29 avril 1776 un arrêt du Conseil d'Etat établit une *commission de médecins à Paris pour tenir une correspondance avec les médecins des provinces pour tout ce qui peut être relatif aux maladies épidémiques et épizooti-*

ques (1). » De Lassone fut nommé président; Vicq d'Azyr déjà membre de l'Académie des sciences fut créé commissaire général. Six autres médecins, laissés au choix du président, devaient compléter la commission. Elle se réunit le 13 août 1776. Mais bientôt elle dépassa le cadre de son programme et, peu à peu accrue de nouveaux membres, elle devenait en 1778 Société royale de Médecine. La Faculté ne pouvait laisser naître cette rivale sans protester hautement, et elle n'y manqua point. La lutte s'engagea, ardente de part et d'autre; les uns s'appuyant sur l'autorité de leurs vieux privilèges, les autres, sur la faveur puissante du Roi, ce qui valait mieux. Dans son livre si richement documenté le Docteur Delaunay a fait revivre en une peinture alerte les mille péripéties de cette guerre médicale où toutes les ressources de la polémique furent épuisées : chansons et comédies satiriques venant en aide aux décrets fulminés par la Faculté et conduisant parfois leur auteur à la Bastille, tel le pauvre Hallot qui put ainsi poser à la victime après quelques jours de cachot.

Il nous suffira de rappeler les phases essentielles de la lutte. Le 11 avril 1778, la Faculté assemblée ouvrit les hostilités par une requête au Roi contre l'expansion illégale de la Commission des épidémies et épizooties, mais elle fut mal accueillie par Miromesnil qui fit défense au doyen de rien imprimer sur ce sujet. Elle essaya de prendre sa revanche le 22 avril, en décidant « que tout docteur coupable d'une affiliation illicite à la Commission de Correspondance pour les épidémies, faussement nommée Société royale de Médecine, serait privée de tous ses droits et privilèges académiques s'il ne rentrait dans le délai de sept jours, dans le giron de la Faculté (2). » Mais le temps n'était plus où des décisions de ce genre pouvaient intimider ceux

(1) Dr P. Delaunay. *Le monde médical...*, p. 310.
(2) Dr P. Delaunay. *Le monde médical...*, p. 314.

qu'elles visaient; le Conseil d'Etat annula tout simplement ce décret et la Faculté menacée de la colère royale dut se soumettre et subir, le 30 juin, la lecture d'un projet de Lettres patentes créant la Société royale. Le 22 septembre, le doyen, devant l'Ecole assemblée et consternée, donnait connaissance de ces Lettres délivrées à Versailles au mois d'août et enregistrées au Parlement le 1er septembre.

C'était, cette fois, la consécration officielle de la société rivale. La Faculté essaya bien de résister, mais en vain; froissée de l'attitude du gouvernement, elle avait fermé ses écoles le 15 décembre; un mois plus tard, elle devait les rouvrir par ordre du roi; elle fit intervenir l'Université, mais celle-ci ne fut pas plus heureuse, et en 1779, la Faculté était définitivement vaincue, il ne lui restait plus que la ressource des pamphlets et de mesquines vexations pour se venger de son heureuse rivale. Celle-ci ne s'était pas seulement imposée par la faveur royale; elle devait surtout sa force à ce fait qu'elle répondait aux besoins de l'époque où elle naissait et qu'elle était pour ainsi dire le résultat et l'expression du mouvement scientifique auquel la Faculté n'avait pas su s'adapter. Réunissant dans son sein tous les médecins éclairés, elle groupait en même temps sous l'habile direction de Vicq d'Azyr tous les travaux jusque là épars et constituait, comme l'Académie de chirurgie, un recueil important de mémoires de la Société.

Toute activité médicale s'était donc retirée de la Faculté qui mourait tout doucement vers la fin du XVIIIe siècle.

« Elle était en pleine décadence. Chassée de ses masures en ruines de la rue de la Bûcherie, elle s'abritait tant bien que mal, depuis 1775, dans les locaux délabrés abandonnés par les Ecoles de droit, rue Jean-de-Beauvais; son gîte menaçait de s'écrouler, ses finances périclitaient, et le nombre des étudiants diminuait (1). »

(1) Dr P. Delaunay. *Le monde médical...*

Ceux-ci, en effet, allaient chercher ailleurs l'enseignement qu'ils ne trouvaient plus chez elle. Les moyens de s'instruire ne manquaient pas, et au moment où Des Genettes allait entreprendre l'étude de la médecine, de nombreuses ressources s'offraient à lui.

Le Collège de chirurgie était alors dans toute son activité. On se souvient qu'en 1724, Maréchal avait obtenu du roi la réorganisation des écoles de Saint-Côme. Cinq chaires de démonstrateurs royaux, assistés de démonstrateurs adjoints, avaient été créées et depuis lors l'instruction y était très complète. Le programme des matières était ainsi divisé :

1° Principes de chirurgie.
2° Ostéologie et maladie des os.
3°. Anatomie.
4° Maladies chirurgicales et opérations.
5° Petite chirurgie (saignée, cautères, etc.).

Des hommes éminents tels que Sabatier, Peyrilhe, Lassus, Tenon, s'y partageaient l'enseignement à l'époque où Des Genettes commençait ses études. A côté du Collège de chirurgie, l'Ecole pratique était un centre des plus actifs et la plus vive émulation y régnait parmi les jeunes démonstrateurs, Pelletan, Chopart, L'Héritier, et les répétiteurs, tels que Antoine Dubois, Boyer, qui tous devaient devenir célèbres.

Les jeunes « philiâtres » pouvaient encore trouver à s'instruire dans les cours qui se faisaient au Jardin du roi, où la chaire de chimie était tenue par Fourcroy et celle de botanique par A.-L. de Jussieu.

Au collège de France, on enseignait la médecine pratique, l'anatomie, l'histoire naturelle, la chimie.

C'était donc là de quoi fournir déjà matières suffisantes aux jeunes gens désireux de s'instruire dans la science médicale, mais ce n'était pas tout. A côté de ces cours officiels

existaient des cours particuliers professés avec plus ou moins d'autorité par des maîtres qui y démontraient l'anatomie, la physiologie, la pathologie, les opérations et bien d'autres matières. Mais deux de ces écoles éclipsaient toutes les autres; c'étaient celles de Desault et de Pelletan. « L'un était positif dans ses doctrines, nous dit Des Genettes, mais très négligé dans son élocution pourtant énergique; l'autre était facond jusqu'à la séduction et ingénieux dans ses aperçus, ses rapprochements et les applications. » Plus attiré sans doute par ce dernier dont la tournure d'esprit se rapprochait davantage de la sienne, Des Genettes s'attacha à lui et non seulement suivit son enseignement mais encore devint son pensionnaire, et pendant dix-huit mois vécut sous son toit, traité chez lui comme un second fils. En même temps qu'il s'initiait à la médecine auprès de Pelletan, il ne négligeait pas non plus les sciences accessoires et suivait, en particulier, le cours de chimie de Fourcroy au Jardin du roi.

Ainsi dirigé par un maître jeune encore, plein d'activité et de talent, et destiné aux situations les plus enviées, Des Genettes allait faire de rapides progrès dans l'étude de la médecine et justifier l'accueil bienveillant d'hommes illustres dans la profession tels que Louis, le secrétaire de l'Académie. La Martinière, son président, Sabatier, le chirurgien des Invalides, avec lesquels il avait eu l'occasion d'entrer en relations et qui, sans doute, avaient su discerner dans ce jeune étudiant les qualités par lesquelles il devait plus tard s'élever à leur niveau.

CHAPITRE III

VOYAGE DE DES GENETTES EN ANGLETERRE (1784). — RETOUR A PARIS (JANVIER-OCTOBRE 1785). — VOYAGE EN ITALIE (OCTOBRE 1785-MAI 1789). — SÉJOUR A MONTPELLIER MAI (1789-OCTOBRE 1790). — NOUVEAU SÉJOUR A PARIS (OCTOBRE 1790-FÉVRIER 1793).

En 1782, Des Genettes avait perdu sa mère et avait été mis en possession d'un patrimoine, à la vérité assez modeste, mais qui lui permettait néanmoins de vivre à sa guise. Il décida donc, dans le courant de l'année 1784, de partir pour l'Angleterre avec M. de la Billardière, son compatriote, qui avait abandonné l'étude de la médecine pour celle des sciences naturelles. Arrivé à Londres, Des Genettes ne négligea aucune des circonstances capables de lui acquérir d'utiles et de brillantes relations; il fut reçu dans le monde médical anglais où l'avaient fait pénétrer des lettres de ses maîtres de Paris; toujours curieux de s'instruire, il suivait régulièrement les séances de la Société des Sciences et visitait les hôpitaux; mais la vie mondaine prenait aussi une grande part de son temps. Peu après son arrivée, il avait rencontré à une table d'hôte M. et Mme Rolland, qui paraissait, à cause de la différence d'âge, la fille de son mari et dont l'esprit vif et brillant, la gaieté et la grâce, tenaient sous le charme tous ceux qui l'approchaient. Mais ces relations furent de courte durée.

Plus suivies furent celles qui s'établirent par la suite

avec le comte de Mirabeau, que sa vie orageuse avait conduit en Angleterre pour y chercher un peu de calme. Dès la première rencontre, « cet homme remarquable par ses formes athlétiques, l'expression de sa figure, l'élégance et la volubilité de ses paroles », qui portait fièrement « sa tête de Méduse » avait fait une vive impression sur le jeune disciple d'Hippocrate; mais une impression non moins vive et d'un genre plus aimable attendait celui-ci à sa première visite chez le comte, car, en son absence, il fut reçu par « une créature céleste ». C'était Mme de Nérac (1), la maîtresse du grand homme. « Recouverte d'un simple peignoir, elle était à sa toilette; elle se leva, répondit à mes profondes salutations par une révérence pleine de grâces et le sourire d'une ineffable bonté. Dans cette attitude, sa belle chevelure touchait presque à terre et eût pu envelopper tous ses charmes. Après quelques moments d'extase, je me retirai.... »

Pour faire naître sous la plume du vieux médecin, écrivant à la fin de ses jours, des accents encore si frais et d'un souvenir si vivant, on pourrait croire que cette charmante femme avait quelque peu troublé la cervelle et peut-être le cœur du jeune homme. — Cela serait-il surprenant? — Aussi les beaux yeux de la maîtresse furent-ils sans doute pour plus de poids que l'esprit du comte dans l'intimité qui s'établit entre lui et Des Genettes. Celui-ci nous montre le futur tribun dans sa vie privée toujours aussi bohème — aurait-on pu dire si le mot avait été inventé — toujours à court d'argent et jetant par les fenêtres celui qui lui tombait du ciel par les mains de son libraire; bâtonnant son valet et traduit pour ce fait en justice, enfin intriguant et préparant son rôle dans la Révolution. Cependant, pour

(1) Mme de Nérac ou plus exactement, de Nehra, anagramme de Van Haren. Née le 13 juin 1765; orpheline et fille de Onno Zwier Van Haren, célèbre publiciste et homme d'Etat hollandais.

quelques dissentiments, une certaine froideur vint à se manifester dans leurs relations; d'ailleurs Mirabeau, par un subit retour de fortune — et par quels nouveaux subsides? — avait remonté son train de maison; « dans de somptueux appartements, il donnait à peu de choses près des audiences diplomatiques », et sans doute négligeait-il le jeune étudiant qui ne se trouvait plus qu'un modeste personnage dans ce nouveau milieu. Quant à Mme de Nérac, elle avait perdu de sa simplicité, « elle était entourée d'encens comme les immortels, et au milieu de ses adorateurs, je trouvai le médecin le plus élégant de Londres et de la Cour. — Inconstance d'un cœur féminin. — Tant est-il que je trouvai le temps de la retraite arrivé et que je l'exécutai courageusement. » Ce « courageusement » en dit long... et peut-être est-ce la seule ouverture par laquelle on puisse jeter un coup d'œil sur la vie sentimentale de Des Genettes... soyons aussi discret que lui. Ce « courageusement » explique la longueur de ces citations qui contribuent à la psychologie du personnage.

Pendant son séjour à Londres, notre héros n'avait pas cessé de fréquenter les bibliothèques ni les hôpitaux; il continuait également ses relations avec les maîtres de la médecine anglaise, John Hunter, Moore, Lettsom, et se perfectionnait ainsi dans l'art de guérir, menant de front la vie mondaine et la vie studieuse. Ces relations avec les célébrités médicales lui avaient valu la flatteuse affiliation à leur Société et « jusqu'à l'époque où j'ai été reçu docteur, dit-il, j'ai pris le titre de membre de la Société de médecine de Londres qui, en France et dans les pays étrangers, a été pour moi utile et honorable ».

Enfin, Des Genettes s'aperçut un jour que l'état de ses finances ne lui permettait pas de prolonger son séjour en Angleterre et il décida de rentrer en France.

Le 1er janvier 1785, il débarquait à Calais. Arrivé à Paris, il s'installa provisoirement chez un de ses amis, son com-

patriote Roulland, démonstrateur de physique expérimentale, et se prépara à reprendre le cours interrompu de ses études. Mais son premier soin fut de s'acquitter de quelques visites qui durent flatter son goût des relations illustres. Il alla voir Francklin qu'il trouva, souffrant de la pierre, à Passy d'où il ne devait pas tarder à repartir pour l'Amérique; il fut reçu à Chaillot, chez Bailly qui ne s'était encore distingué que comme savant avant de se lancer dans la politique et devenir maire de Paris; il visita le marquis de Condorcet, et quelques-uns des propos qu'ils échangèrent méritent d'être rapportés car on y trouve la première allusion à la carrière future de Des Genettes.

En sa qualité de secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, Condorcet avait eu l'occasion de prononcer l'éloge d'un certain nombre de médecins; il venait de rappeler le fait à son jeune visiteur. « J'ai eu, Monsieur le Marquis, répondit celui-ci, l'honneur de vous entendre prononcer les trois derniers éloges dont vous venez de parler et celui de M. Pringle (1), a fait naître en moi un vif désir d'embrasser la carrière de la médecine militaire s'il se présentait des circonstances favorables. — Si vous persistez avec ferveur dans ce projet, dit M. de Condorcet, et que les occasions se présentent, vous réussirez sûrement, et vous pourrez acquérir mieux que la gloire des armes. »

Il n'est pas sans intérêt de rapprocher ces paroles du conseil donné par M. de Buffon quelques années plus tôt, et de retrouver ainsi, dans la vocation de Des Genettes, l'influence de ces deux grands hommes.

A la même époque, dans les premiers jours de janvier,

(1) Pringle, né en 1707. mort à Londres en 1782. Nommé en 1742 médecin ordinaire d'armée et bientôt après médecin en chef des armées britanniques, il fit les campagnes de Flandre et d'Allemagne jusqu'en 1749. Il a publié des travaux importants sur la médecine militaire, en particulier ses *Observations sur les maladies des armées dans les camps et dans les garnisons*. Londres, 1752-53.

il revoyait pour la première fois Vicq d'Azyr, l'élégant et érudit secrétaire de la Société royale, qu'il devait rencontrer plus tard à plusieurs reprises et notamment dans des circonstances difficiles, au moment des troubles révolutionnaires, où son attachement à la reine dont il était le médecin attirait sur lui les soupçons.

Quelques jours après son retour à Paris, Des Genettes s'était installé dans une modeste chambre de la rue de Seine, en face la rue du Colombier. Il avait choisi cet endroit pour être à proximité de la Charité où il se mit à assister régulièrement aux visites de Desbois de Rochefort. Ce grand praticien avait créé dans cet hôpital les leçons de clinique médicale auxquelles Corvisart, qui lui succéda à sa mort, en 1788, devait donner un si vif éclat, au point même de faire un peu oublier son prédécesseur. On peut noter, en passant, que ces deux médecins avaient autrefois précédé Des Genettes sur les bancs de Sainte-Barbe, rapprochement tout à l'honneur de cette institution. A la Charité également Des Genettes avait rencontré Boyer, alors gaignant-maîtrise et professeur particulier d'anatomie et de chirurgie, et s'était mis à travailler assidûment avec lui. Il avait en outre retrouvé son ancien maître Pelletan et revu aussi Louis et Sabatier.

Après plusieurs mois consacrés à ses études et voulant sans doute trouver, en même temps que le repos, l'agrément d'une société élégante, le jeune étudiant alla passer l'été aux eaux de Passy où il était de bon ton de se rendre. Là, il fit la connaissance, parmi la compagnie qui y fréquentait, d'un jeune gentilhomme irlandais avec lequel il décida d'entreprendre un voyage en Italie.

Les raisons qui purent influer sur cette détermination n'apparaissent pas clairement; Des Genettes reste muet sur ce sujet. Mais on peut supposer que cet esprit ouvert à toutes les choses de l'intelligence, épris de littérature et de belles-lettres, devait se sentir attiré par cette terre illustre

où tant de vestiges éloquents célèbrent à chaque pas le souvenir de ses poètes et de ses artistes. Visiter l'Italie était d'ailleurs une habitude assez commune parmi les gens cultivés, et Des Genettes ne faisait en cela que suivre un courant établi. En outre, il est probable qu'il savait trouver dans ce voyage l'occasion de perfectionner ses connaissances médicales car l'Italie possédait un certain nombre de médecins célèbres et des écoles bien organisées; cela aussi avait bien dû peser sur sa détermination, son intelligence toujours en éveil ne négligeant aucun moyen d'acquérir des notions nouvelles.

Il allait ainsi passer près de quatre ans en Italie, se fixant tantôt à un endroit, tantôt à un autre, au gré de sa fantaisie ou des occasions. Il serait trop long, et d'ailleurs sans intérêt, de l'accompagner dans toutes ses pérégrinations; pourtant cela serait facile car, dans ses *Mémoires*, il donne un itinéraire très complet de ses divers déplacements, mais véritablement fastidieux par sa monotonie. A part quelques anecdotes amusantes, quelques portraits bien tracés, quelques documents intéressants au point de vue de l'histoire et des mœurs, on croirait lire un guide pour touristes où, dans chaque ville traversée, des Genettes ne fait grâce ni du nombre des habitants, ni de la situation géographique, pas plus que des monuments ou des œuvres d'art; il a tout vu, tout noté, mais combien sèchement rapporté!... De même pour la plupart des hommes remarquables rencontrés, c'est une notice biographique avec énumération de leurs œuvres et titres scientifiques. En somme, cette partie des Mémoires, consacrée au voyage d'Italie, forme un contraste assez frappant avec les chapitres qui précèdent où tout est vivant et animé. Pourtant on aurait aimé à rencontrer sous la plume de l'auteur des impressions personnelles, une trace d'émotion devant des monuments grandioses ou des sites merveilleux, autre chose enfin qu'une froide et officielle admiration de cicerone minutieux

et blasé. Mais pourquoi lui en faire un reproche? Il avait sans doute une autre conception des relations de voyage et préférait le renseignement exact à l'impression fugitive. En lisant ses descriptions des villes d'Italie, on ne peut s'empêcher de songer aux instructions qu'il donnait plus tard à ses subordonnés de l'armée d'Egypte sur la façon de rédiger la topographie du pays.

Mais cependant au milieu de l'aridité de certains chapitres, on trouve encore quelques parties intéressantes qui permettent, en suivant Des Genettes dans ses principales étapes, de jeter un coup d'œil sur son existence partagée entre les distractions de la vie mondaine et le travail.

Parti le 9 octobre 1785 de Fontainebleau où il avait été demander à M. de Vergennes quelques lettres de recommandation, il arrive après plusieurs jours de voyage à Turin, puis à Milan. A Pavie, il va voir Scarpa, Scopoli, Volta, et désormais il recherchera tous les hommes distingués qu'il pourra rencontrer, nouant avec eux des relations parfois éphémères, d'autres fois plus durables. Il visite Venise et arrive à Sienne où il connaît Mascagni avec lequel s'établira plus tard une amitié solide; enfin, il parvient à Rome où il séjourne quelque temps (jusqu'au lundi de Pâques), et à partir de ce moment, on le trouve tantôt fixé à Naples, tantôt à Rome ou bien à Sienne et à Florence.

Partout il s'empresse d'aller visiter les médecins notables et, bien accueilli par tous, il s'attache spécialement à quelques-uns d'entre eux dont il suit l'enseignement dans les écoles ou dans les hôpitaux. C'est ainsi qu'il fréquenta assidûment l'hôpital du Saint-Esprit à Rome et celui de Santa-Maria-Nuova à Florence. Mais c'est avec Mascagni que la liaison fut le plus intime et la collaboration plus étroite, et c'est avec lui que Des Genettes commença ses travaux sur les vaisseaux lymphatiques dont il devait faire le sujet de sa thèse.

S'il ne perdait pas de vue ses études médicales, il ne faut

pas croire cependant que le voyageur restait confiné dans les hôpitaux ou les amphithéâtres d'anatomie, il fréquentait aussi de moins tristes logis. Son goût pour les sociétés élégantes, pour les réunions brillantes, pour tous les endroits où se donnent rendez-vous les gens illustres par l'esprit ou par la naissance, ce goût pouvait se trouver satisfait dans cette Italie où les palais abritent une noblesse aux noms magnifiques et où se retrouvaient les célébrités de tous les pays. A Rome, chez le Cardinal de Bernis, l'ambassadeur de France, il rencontre tout le corps diplomatique; à Naples, toutes les journées sont marquées par des fêtes : dîners chez le baron de Talleyrand ou la duchesse de Mignano; spectacle ou promenade avec la comtesse d'Altona et la marquise de Bevilacqua. Et dans cette société raffinée. Des Genettes, portant partout une très haute opinion de lui-même, ne se sent pas déplacé; d'ailleurs, il ne l'est pas, en effet. Bien fait de sa personne, fort disert, démonstratif et enjoué; faisant et mimant le portrait, improvisant l'anecdote avec esprit et malice, il attirait l'attention et aiguillonnait la curiosité de ceux qui l'entouraient et retenait la sympathie des personnages illustres que ses façons séduisaient ou amusaient.

Ce furent donc des années heureuses et agréables que Des Genettes passa en Italie; mais le temps du retour en France était venu. Il prit passage à Gênes sur une embarcation qui faisait voile pour Marseille et débarqua dans ce port au mois de mai 1789. Sa rentrée en France se trouvait coïncider avec le début des Etats-Généraux et l'agitation de la capitale avait gagné les provinces; il s'en aperçut à son arrivée par l'effervescence qui régnait à Marseille et qui, sans la protection d'un pharmacien de ses amis, aurait pu lui être funeste, car, dit-il, « j'appris que j'avais été sur le point d'être jeté à la mer pour abréger les informations ». Heureusement, il en fut quitte pour cette alerte.

Des Genettes revenait avec le désir de prendre ses grades en médecine; mais sans doute peu soucieux de s'adresser à la Faculté de Paris, alors en pleine décadence et désertée par les élèves, il se dirigea sur Montpellier, dont les écoles étaient au contraire florissantes. Là, il reprenait le cours de ses études, et le 6 juillet, présentait pour le baccalauréat un résumé des connaissances actuelles sur les vaisseaux lymphatiques dans une thèse « très concise » intitulée : *Tentamen physiologicum de vasis lymphaticis,* qui lui valut l'approbation de ses juges. Il subit successivement les épreuves de la licence et du doctorat et pouvait enfin, revêtu de la fameuse robe de Rabelais, recevoir la consécration officielle.

Pendant que se succédaient les longues et nombreuses séances des épreuves nécessaires à l'obtention de ces différents grades, les événements allaient leur train. Tous les yeux étaient fixés sur Paris dont l'agitation avait sa répercussion dans toutes les provinces et à la nouvelle de la prise de la Bastille l'exaltation commença à se manifester à Montpellier. Déjà un Club s'était formé où les étudiants se réunissaient et discutaient toutes les questions qui passionnaient alors l'opinion. Il fut un jour le théâtre d'un incident qui montre bien l'autorité que Des Genettes commençait à acquérir dans son milieu. Les membres avancés du Club, sous la conduite du docteur Goguet, jeune homme qui avait embrassé avec exaltation les idées nouvelles, voulant imiter l'exemple du peuple parisien, s'étaient emparés, d'ailleurs sans coup férir, de la citadelle qui symbolisait à leurs yeux le régime de la tyrannie. Après ce haut fait d'armes, pour ne rien avoir à envier aux vainqueurs du 14 juillet, on avait décidé d'abattre ce monument. Mais la citadelle jouait un rôle important pour la défense de la place et l'exécution de ce projet aurait été une faute dont les esprits sensés mesuraient la portée. C'est dans cette circonstance

que Des Genettes, prenant la parole, sut habilement détourner la fureur de ces enragés et sauvegarder la citadelle.

D'un tempérament libéral, mais avant tout esprit positif et raisonnable, il ne pouvait se laisser entraîner par cette exaltation qui allait croissant chaque jour et gagnait les masses populaires. Laissant les agitations politiques, il continuait ses travaux sur les lymphatiques et en faisait des démonstrations très suivies. Dès son arrivée à Montpellier, il avait fait la connaissance de Chaptal, alors professeur de chimie, qui devait devenir ministre sous l'Empire, et suivait assidûment ses cours « qui pouvaient rivaliser avec ceux de Fourcroy ». Mais la jeune vanité de Des Genettes devait surtout trouver de quoi se satisfaire dans les marques d'estime que lui témoigna Barthez, l'illustre chancelier de la Faculté, — cet homme qui possédait presque l'omniscience, — marques d'autant plus flatteuses que ce maître orgueilleux et d'un caractère difficile ne les accordait pas à tout le monde.

Cependant la situation politique devenait de plus en plus difficile, les lois sur le clergé avaient occasionné des troubles sanglants; après la dissolution de la Constituante qui avait eu lieu le 30 septembre 1790, les brigues pour les nouvelles élections provoquaient de nombreuses agitations, si bien que Des Genettes après avoir tenté de trouver un peu de calme aux eaux de Balaruc, se décida enfin à regagner Paris et quitta Montpellier vers la fin d'octobre après un séjour de dix-huit mois.

Il retrouvait donc Paris après une absence de cinq ans et s'y installait rue Mazarine, dans un modeste hôtel garni dont la maîtresse, Mme Bussières, « bavarde sempiternelle, était une petite champenoise toute ronde ». Pendant ce séjour à Paris, Des Genettes allait retrouver plusieurs des médecins avec lesquels il avait été autrefois en relations; il revoyait Tenon, Sabatier, Pelletan. Il allait visiter Louis « atteint d'hydropisie de la poitrine » et qui, désabusé par

l'ingratitude, attristé par les persécutions, n'allait pas tarder à mourir (20 mai 1792), préservé du moins du chagrin de voir la dissolution de l'Académie de Chirurgie. Avant de disparaître, il avait donné à Des Genettes le conseil d'entrer dans les armées, où il trouverait plus de sécurité que partout ailleurs. Ce conseil devait trouver un terrain tout préparé à le recevoir, car il était trop bien en accord avec les sentiments du nouveau médecin qui, depuis longtemps, songeait à l'armée et qui, d'autre part, semblait assez peu disposé à se mêler même de loin à l'agitation générale des partis politiques. Vicq d'Azyr qui avait aussi à souffrir du désordre social et que son ancienne situation auprès de la cour rendait un objet de suspicion ne devait pas manquer de l'encourager dans cette voie. C'est à cette époque où l'orientation de sa carrière semble se dessiner d'une façon plus précise que Des Genettes connut chez le secrétaire de la Société royale le Docteur Thouret qui devait l'aider de son influence pour entrer à l'armée et auquel devaient l'unir plus tard des liens de proche parenté, chacun d'eux ayant épousé une des filles de Colombier, inspecteur général des hôpitaux civils et des maisons de force.

Pendant le séjour de plus de deux ans que Des Genettes fit alors à Paris, il dut assister à la marche toujours plus rapide et aux progrès de la Révolution; mais il semble bien qu'il évita toujours soigneusement de prendre part au mouvement qui secouait si furieusement les destinées. Inquiet sur la tournure que prenaient les événements à la suite de la journée du 20 juin 1792, et redoutant les excès du peuple, maître de Paris, il partit avec un de ses parents chez lequel il habitait alors, pour la Normandie et fit un séjour de trois mois à Rouen (1). Mais la Convention, voulant surveiller cette ville où les suspects abondaient, y avait

(1) Juillet, août, septembre 1792.

envoyé le citoyen Roussillon, ancien chirurgien de la marine, et Des Genettes, de nouveau peu rassuré pour sa tranquillité, pensa qu'il serait mieux dans la capitale. Quand il y revint, la République venait d'être proclamée au lendemain de cette journée de Valmy de laquelle, suivant la parole de Gœthe, devait commencer une nouvelle époque pour l'histoire du monde.

De plus en plus, Des Genettes sentait le désir de se mettre à l'abri des incertitudes de la vie et les armées étaient le seul refuge, encore que les représentants en mission y transportassent souvent les passions politiques.

A son retour de Rouen, il avait revu son oncle Valazé, républicain convaincu qui, tout d'abord, lui avait fait grise mine en apprenant qu'il revenait d'une ville « repaire et refuge tout à la fois des aristocrates les plus incorrigibles ». Mais cet excellent homme n'avait pu lui en tenir rigueur et lui avait ouvert sa maison où l'attendait le plus affectueux accueil. Ce Valazé, qui devait, un an plus tard (30 octobre 1793) se percer le cœur pour échapper à la guillotine et dont le cadavre devait être traîné dans une charrette derrière les Girondins héroïques qui marchaient au supplice en chantant la *Marseillaise,* ce conventionnel admirable représentait le parti noblement convaincu qui poursuivait la réalisation d'un impossible idéal républicain.

A côté de lui, se place dans les *Mémoires* de Des Genettes une autre figure, celle-là tristement célèbre, celle de l'infâme Hébert qui déposa avec acharnement dans ce procès des Girondins. Mais l'auteur nous le présente sous un jour assez inattendu. « Tout le monde a cru que le père Duchesne fut un homme essentiellement grossier, dit-il; on le croira en lisant ses feuilles et on se trompera car il était, au contraire, très poli. » Prié chez lui à dîner, il avait été reçu par « la ci-devant sœur Goupille qui, en attendant son mari, s'occupait des apprêts d'un dîner assez délicat, car le tribun aimait la bonne chère », et pendant le repas, « Hé-

bert se mit à raconter comment il avait pris la détermination d'écrire dans un genre qui n'était ni dans ses goûts, ni dans ses habitudes, mais qu'il considérait comme devant agir puissamment sur les masses populaires ». Cette silhouette inaccoutumée du cynique Hébert, de celui qui portait, pendant son procès, d'infâmes accusations contre la malheureuse Marie-Antoinette, de celui enfin qui jonglait si aisément avec les têtes de ses ennemis, ce portrait est peut-être exact, tant ces enragés guillotineurs avaient parfois l'âme candide et idyllique, quand leur folie ne les tenait plus.

CHAPITRE IV

DES GENETTES ENTRE DANS LA MÉDECINE MILITAIRE. — PREMIÈRE CAMPAGNE A L'ARMÉE D'ITALIE (21 FÉVRIER 1793-14 JANVIER 1796). NOMINATION A L'HOPITAL DU VAL-DE-GRACE (1796)

Si Des Genettes avait depuis longtemps déjà l'idée d'entrer dans la carrière de la médecine militaire, si les conseils de Condorcet et de Louis avaient pu servir à confirmer sa détermination, une vocation impérieuse ne semblait cependant pas l'y appeler et les « difficultés du temps » furent au moins d'un poids égal pour fixer sa décision et donner un but à sa vie jusque-là si désœuvrée.

Le jeune médecin prit enfin le parti de demander du service à l'armée d'Italie. Le Docteur Thouret l'approuva dans ce projet et, lui ayant ménagé des entrées auprès du Conseil de santé du département de la guerre, il l'aida de son influence à obtenir le poste qu'il désirait. Bientôt Des Genettes recevait un brevet de médecin ordinaire à l'armée d'Italie en date du 21 février 1793. Il entrait donc à trente-et-un ans, âge relativement avancé, dans la carrière où il allait cependant rapidement briller.

Possédant de solides connaissances, servi par un esprit judicieux et prompt ainsi que par une mémoire admirable, confiant en soi-même et sachant faire prévaloir son opinion toujours raisonnée, Des Genettes n'allait pas tarder à s'imposer et franchir en peu de temps les grades intermédiaires. En possession de son brevet, il se met en devoir

de rejoindre son poste et, après avoir traversé Lyon, descendu le Rhône jusqu'à Avignon, il se dirige par étapes d'Aix à Nice.

C'est au cours de cette dernière partie de son voyage que le médecin fit la rencontre de l'homme encore obscur qui allait bientôt attirer sur lui tous les regards et accomplir la plus extraordinaire destinée, entraînant la France à sa suite dans la plus magnifique chevauchée, entouré d'une cohorte de héros où Des Genettes viendrait prendre sa place. Cette première rencontre avec Bonaparte, jeune officier de vingt-quatre ans, vaut la peine d'être notée.

Dans une médiocre auberge de Fréjus, encombrée d'officiers revenant de l'infructueuse expédition de Sardaigne, Des Genettes se trouva placé à la même table que deux chefs de bataillons des milices corses qui se traitaient de frères. « L'aîné, beau comme Antinoüs, était aussi aimable qu'enjoué, tandis que le canonnier, hâve et décharné, avait les traits sévères et quelque chose du second des Brutus. » Ayant lié conversation avec le médecin, ils surent lui inspirer un tel intérêt qu'il s'enquit de leur nom auprès du sous-officier qui les servait. « Ils se nomment Bonaparte, répondit celui-ci... le canonnier est un fier militaire; s'il nous avait commandés il y a quelques jours, nous ne serions pas ici et la République tiendrait un bon morceau de plus du royaume des marmottes... Mais on se reverra et vous entendrez parler un de ces matin du cadet des Bonaparte... »

Voilà la scène dans toute sa simplicité, banale rencontre d'officiers en campagne; et malgré l'intérêt passager qu'il lui avait inspiré, Des Genettes avait sans doute peu de temps après oublié le jeune canonnier. Comment aurait-il seulement pu pressentir la destinée de celui qui allait édifier un empire comparable à celui de Charlemagne? D'ailleurs ces événements tiennent à si peu de chose! — et si Bonaparte, arrêté par ordre des représentants Albitte et

Salicetti l'eût été trois semaines plus tôt, avant le 9 thermidor, il est probable que sa tête serait tombée sur l'échafaud... et la face du monde eût été changée. C'est le cas de rappeler le nez de Cléopâtre.

A son arrivée à Nice, Des Genettes se trouva placé sous les ordres de Lorentz, médecin en chef de l'armée d'Italie, qui lui confia le service de l'hôpital de Grasse, puis le rappela à Nice. Dès ce début, le nouveau médecin se fait remarquer par son savoir qui lui attirait une nombreuse clientèle civile, et par son autorité qui s'imposait déjà à ses collègues de l'armée.

Pendant le séjour qu'il fit à Nice, le hasard lui fit retrouver le capitaine d'artillerie Bonaparte et, de ce moment date la véritable entrée en relations. « Le lieu de rendez-vous était un magasin de modes dans lequel de jeunes personnes agréables, une Lyonnaise entre autres, attiraient beaucoup d'officiers. L'artilleur ne venait là que pour causer. » Et, en effet, il avait avec le médecin de longues conversations, et c'est au cours de l'une d'elles qu'il lui dit « qu'il recueillerait peut-être un jour les fruits de ce zèle qui l'animait et de cette expérience qu'il cherchait à acquérir. »

C'est justement pour augmenter le champ de cette expérience que Des Genettes avait demandé à être envoyé aux avant-postes. Après un court séjour à Sospello, il est rappelé à Nice où Lorentz qui partait pour le siège de Toulon lui confie la direction en chef du service médical. Il put faire montre de son énergie et de son initiative en commençant par restreindre l'abus des évacuations qui privait l'armée d'un grand nombre de soldats. Mais ces mesures n'étaient pas au goût de ceux qu'elles frappaient, et un jour qu'il visitait à Villefranche l'hôpital des galeux et vénériens, Des Genettes fut accueilli par des injures et même par des menaces et obligé de battre précipitamment en retraite. Ce petit fait montre bien l'état d'esprit

d'une partie des soldats de la République qui n'étaient pas tous des héros.

Pendant ce temps Toulon était repris grâce au jeune Bonaparte (19 décembre 1793), et les hasards de la vie militaires portaient Des Genettes de Nice à Antibes puis à Loano. Au mois de décembre 1794 il fut atteint de typhus et soigné chez Masséna avec lequel il devait conserver les relations les plus amicales.

A cette époque on préparait à Toulon une expédition maritime restée sans résultats qui devait, dit-on, tenter un débarquement en Corse; Des Genettes avait été chargé d'en préparer les services médicaux et était arrivé à Toulon le 29 décembre 1794.

Le 10 avril 1795, il revenait à Antibes où il allait faire un nouveau séjour de six mois, puis, après un court passage à Albenga, il reprenait le chemin de Paris, au milieu de janvier 1796, où Bonaparte, devenu général en chef de l'armée de l'intérieur, l'avait appelé à y remplir les fonctions de médecin en chef. Mais à son arrivée l'armée de l'intérieur n'existait plus. Des Genettes fut alors nommé à « la maison du Val-de-Grâce » qu'un décret de la Convention du 31 juillet 1793 avait convertie en hôpital militaire et qu'un règlement du 30 floréal an IV avait transformée en hôpital d'instruction pour les officiers de santé; il y reçut la chaire de physique médicale et débuta ainsi dans l'enseignement.

Il venait de passer trois ans à l'armée d'Italie, et pendant ce temps, son activité s'était partout signalée par les initiatives les plus heureuses. Dans cette armée où les événements politiques se traduisaient par des bouleversements continuels dans le commandement, le service médical était souvent laissé à l'abandon et les mesures d'hygiène les plus élémentaires négligées. Des Genettes est frappé de tout cela et veut y remédier; il entreprend l'assainissement des villes où il passe, il réorganise les hôpitaux et astreint ses sous-

ordres à un service régulier, ce qui lui vaut parfois leur inimitié; son zèle à modifier les abus n'était pas toujours bien accueilli, témoin sa mésaventure de Villefranche; et peut-être n'était-il pas toujours vu d'un œil bienveillant par Lorentz, le médecin en chef, auquel il portait ombrage. Mais, malgré toutes ces entraves, Des Genettes avançait dans l'estime générale et s'imposait à tous. Surtout, il avait été distingué par Bonaparte, devenu en deux ans un homme important, qui lui témoignait son estime en l'appelant auprès de lui à Paris, mais le réservait à de plus hautes destinées, dans cette Egypte où lui-même allait conquérir l'auréole de gloire qui devait subjuguer tous les cœurs à son retour et le mener au 18 brumaire.

CHAPITRE V

EXPÉDITION D'EGYPTE. — DES GENETTES
EST NOMMÉ MÉDECIN EN CHEF DE L'ARMÉE D'ORIENT.
LA TRAVERSÉE : VIE A BORD DE L' « ORIENT ».
ARRIVÉE EN EGYPTE : ORGANISATION DU SERVICE SANITAIRE.
INSTITUT D'EGYPTE. — NOTES SUR LA VIE INTIME
DE L'ARMÉE AU CAIRE.

Pendant la merveilleuse campagne d'Italie (1796-1797) où Bonaparte, culbutant Piémontais et Autrichiens, arrivait à quelques lieues de Vienne et signait le traité de Campo-Formio, Des Genettes était resté à Paris. Le général avait bien réclamé sa présence à son armée; mais le ministre s'était opposé au départ du médecin. Bonaparte crut un moment que celui-ci n'avait pas mis toute la bonne volonté désirable à répondre à son appel, mais il fut vite détrompé et se promit d'employer son talent aussitôt que les circonstances le permettraient; elles ne devaient pas tarder à se présenter.

Le vainqueur d'Arcole et de Rivoli, le négociateur habile de Campo-Formio, revenait à Paris couvert de gloire. Tous les yeux étaient tournés vers lui; bien des espérances se fondaient sur cette jeune énergie de la part des mécontents du régime, et ils étaient nombreux; mais bien des défiances commençaient à naître parmi les hommes au pouvoir qui voyaient surgir un maître. Pendant ce temps, Bonaparte, vivant à l'hôtel de la rue Chantereine, affectait

de s'entourer de savants et d'hommes de lettres, car il venait d'être fait membre de l'Institut et paraissait négliger les affaires publiques. En réalité, il cherchait sa voie et la question d'une expédition en Egypte ayant été soulevée, il vit là une occasion de se parer d'une nouvelle gloire et de réaliser un désir depuis longtemps en germe dans son esprit; d'autre part, le Directoire trouvait là, dit-on, une occasion d'éloigner ce héros encombrant.

L'expédition d'Egypte fut décidée d'un commun accord et sa préparation confiée au général Bonaparte. Celui-ci, organisateur habile, mena les choses avec la plus grande rapidité, mais aussi dans le plus grand secret, car il importait de ne rien dévoiler à l'Angleterre, et en trois mois tout était prêt.

Pour hâter les préparatifs, il avait fait instituer à Toulon un comité d'exécution avec des pouvoirs très étendus, dit « Commission d'armement des côtes de la Méditerranée ». Mais lui-même préside à tous les apprêts, veille à tous les détails; les services auxiliaires retiennent son attention autant que les corps combattants. Il sait qu'il va s'engager dans des contrées où ses troupes seront exposées à des maladies nombreuses à des épidémies meurtrières, aussi donne-t-il des soins particuliers à la composition du personnel médical.

Bien plus, Bonaparte, avec sa vaste compréhension du parti qu'il peut tirer de toutes les ressources, ne veut pas seulement borner son œuvre à une conquête militaire, il veut faire acte de savant. A sa suite, il appelle une pléiade d'hommes illustres dans les sciences et dans les arts, auxquels il va livrer comme un vaste champ d'études et d'observations cette terre des Pharaons, berceau de la civilisation. Il met à leur disposition tout ce qui sera nécessaire à leurs travaux : instruments scientifiques, imprimeries avec caractères latins, arabes, syriaques, une vaste biblio-

thèque. Ainsi tout a été prévu en hommes et en matériel, et l'expédition est prête à partir.

Il n'entre pas dans notre intention de retracer tous les événements de cette mémorable campagne qui sont du domaine de l'histoire et parfaitement connus. Nous voudrions surtout envisager cette expédition au point de vue médical, car c'est une belle page dans les annales de la profession. Dans cette étude consacrée à Des Genettes, nous tâcherons de mettre en relief la figure de ce grand médecin qui se détache, ici, au premier plan à côté de celle de Bonaparte.

Il ne semble pas exagéré, en effet, de dire que pendant cette campagne, le général et le médecin peuvent rivaliser de gloire devant la postérité; si l'un gagnait des batailles, l'autre soutenait une lutte acharnée contre une ennemie plus sournoise et plus meurtrière encore que les Turcs, la peste dont l'ombre tragique plane sur toute l'expédition. Par son activité, sa science, son courage pendant la terrible épidémie, Des Genettes s'est acquis ses meilleurs titres de gloire. Il est alors à l'apogée de sa carrière et le jour où il a fait le geste héroïque de s'inoculer la peste, il est véritablement « monté à la brèche de sa profession (1) ». C'est sous cet aspect qu'il s'est immortalisé et, autour de ce geste, une sorte de légende s'est créée; nous essayerons de démêler ce qu'il en faut penser. C'est au milieu de ses pestiférés que l'imagination évoque le plus naturellement la belle figure de Des Genettes, et c'est aussi, côte à côte avec le général en chef, que l'a popularisé le tableau du baron Gros (2).

Mais bien d'autres objets se partageaient l'activité du médecin en chef : son action comme organisateur et directeur des mesures sanitaires, pour avoir été moins retentis-

(1) Berthier. *Rapport au Directoire.*

(2) *Les Pestiférés de Jaffa,* par le Baron Gros (Musée du Louvre).

sante, a cependant présenté une efficacité plus réelle. Enfin, partageant les travaux de l'Institut d'Egypte, dirigeant un journal, il a pris part à toute la vie intellectuelle de l'expédition et nous le verrons occuper ses loisirs à rédiger des notes curieuses sur tout ce qu'il a vu et entendu (1).

A côté de Des Genettes, se place dans l'histoire médicale de l'expédition un autre grand nom, celui de Larrey, le chirurgien en chef de l'armée d'Orient. A partir de ce moment, ces deux hommes vont mener deux existences parallèles, et nous les verrons, jusqu'à la fin de l'Empire, partager les gloires et les désastres de Napoléon. Unis par leurs fonctions, ils le devaient à des qualités bien différentes et nous ne pouvons mieux faire que de reproduire le passage que leur consacre le Docteur Triaire dans son savant ouvrage sur Larrey (2).

« C'étaient deux natures tout à fait dissemblables, et leurs origines, leur éducation, leurs goûts, leur caractère les distinguaient profondément. Larrey, fils de ses œuvres, esprit rude, opiniâtre et entier, était dépourvu de l'affinement que donnent l'hérédité et une éducation très soignée, et manquait surtout en littérature de la culture générale que possédait Des Genettes. Tout autre, en effet, était celui-ci : plus fin, plus habile, il avait aussi plus de mobilité et de subtilité dans l'esprit, et devait au milieu où il était né, et à celui où il avait passé sa jeunesse, l'aisance des manières, la recherche du langage, l'élégance du style, la courtoisie parfaite, et même une sorte de cynisme élégant et débraillé, qui caractérisent les médecins et les mondains à la fin du XVIIIe siècle. » Quoi d'étonnant à ce que ces deux hommes,

(1) Ces notes prises au jour le jour et que Des Genettes avait laissées inédites ont été retrouvées dans les papiers de Malgaigne par un des héritiers de ce grand chirurgien, M. Pilastre, qui les a réunies et publiées sous le titre de : *Souvenirs d'un médecin de l'expédition d'Egypte*, Paris, Calman-Lévy, 1893.

(2) Dr Paul Triaire. *Dominique Larrey et les Campagnes de la Révolution et de l'Empire*. Tours, Mame, édit., 1902.

dans leurs constants rapports de service, sous une courtoisie apparente, n'aient pas éprouvé l'un pour l'autre une bien grande sympathie?

Des Genettes qui avait été nommé médecin en chef de l'armée d'Angleterre — celle qui devait se changer en armée d'Orient — continuait à exercer son professorat au Val-de-Grâce. Il venait de se marier avec l'une des filles de Colombier quand il reçut l'ordre (1) de se rendre à Toulon pour y recevoir les instructions du commissaire-ordonateur Sucy (26 nivôse an VI-16 mars 1793). Larrey qui avait reçu les mêmes instructions avait loué une chaise de poste où Des Genettes accompagné de sa jeune femme prit place en même temps que lui. Le départ eut lieu le 2 germinal (22 mars) et le 12, on arrivait à Marseille. Là Des Genettes qui ignorait encore le but de son voyage, trouve un arrêté de la commission chargée d'organiser l'expédition dans lequel on lui donne quelques instructions avec pouvoir de réquisitionner les médecins nécessaires. Arrivé à Toulon, son premier soin est d'écrire à Montpellier (15 germinal-4 avril), pour demander six médecins disposés à suivre la campagne qui allait s'ouvrir. Mais il semble qu'il eut quelque difficulté à réunir son personnel médical. Le 3 floréal (22 avril), l'ordonateur en chef lui ayant demandé un état de répartition de ses officiers de santé, il était obligé de répondre qu'aucun de ceux convoqués ne s'était présenté à son poste quoique plusieurs se fussent arrangés pour toucher les indemnités de déplacement — Faut-il s'étonner de voir quelques pêcheurs en eau trouble chercher à profiter du désordre inévitable dans de si vastes préparatifs? — Enfin, après un nouvel et pressant appel, Des Genettes voyait arriver de Montpellier six médecins, tous gens honorables et expérimentés dont il n'eut par la suite qu'à se louer. Pendant ce temps, il consacrait ses instants à l'or-

(1) Bibl. Nat., Mss. N. A. F. 20571. Fol. 296.

ganisation du matériel. Il réunit les médicaments nécessaires, s'occupe de leur préparation, surveille les mesures d'hygiène et prend ses dispositions pour transformer en hôpitaux les bâtiments *le Causse, la Bienfaisance* et *la Ville de Marseille.*

Larrey de son côté ne restait pas inactif, faisant fabriquer un vaste matériel chirurgical et improvisant, on peut le dire, son personnel de chirurgiens, car beaucoup des officiers de santé en sous-ordre, emportés dans le tumulte des guerres révolutionnaires n'avaient eu que peu de temps pour étudier; Larrey complète leur instruction par des cours et des leçons théoriques.

Le 20 floréal (9 mai), Bonaparte accompagné de Joséphine arrivait à Toulon soulevant l'enthousiasme de ses vieux soldats d'Italie qui avaient craint un instant ne pas le voir à leur tête, et le 24, était donné l'ordre d'embarquement. Des Genettes avait compté emmener avec lui sa jeune femme, mais le général avait donné des ordres pour qu'aucune femme ne fût embarquée; lui-même avait renvoyé Joséphine, et Mme Des Genettes retourna à Paris. Mais la consigne n'avait pu être si rigoureusement exécutée que quelques femmes ne se fussent glissées à bord : l'une d'elles, Mme Fourès, femme d'un lieutenant de chasseurs, devait être, plus tard, distinguée par Bonaparte qui s'en éprit sérieusement.

On mit à la voile le 30 floréal au soir (19 mai) au milieu des acclamations et au bruit des salves d'artillerie qui saluaient cette expédition dont le but était encore inconnu. La flotte partie de Toulon fut successivement rejointe par les convois venus de Marseille (division Reynier), de Gênes (Baraguay d'Hilliers), d'Ajaccio (Vaubois) et elle rencontra le convoi parti de Civita-Vecchia avec Desaix en vue de Malte où on arrivait le 21 prairial (9 juin), après avoir heureusement échappé aux Anglais. Cette flotte formant un total de plus de quatre cents voiles portait un corps

expéditionnaire de 33 000 hommes et un équipage de 12 000 marins.

Le vaisseau *L'Orient* qui battait pavillon de l'amiral Brueys portait le général Bonaparte avec son état-major et les principaux membres de la Commission des sciences et des arts. Le medecin et le chirurgien en chef y avaient pris passage, partageant la société de ces savants et de ces hommes de guerre qui, au début, ne faisaient pas trop bon ménage. Des héros d'Italie pouvaient-ils supporter de se voir mis sur le même pied que de simples civils, fussent-ils des plus savants? Ils étaient loin de partager pour eux l'engouement de leur général. Berthollet s'en aperçut bien; il avait reçu une des meilleures cabines, mais délogé par un général qui la trouve à son gré, il se rabat sur une autre; survient un second officier puis un troisième et, chassé de partout, le pauvre savant dut coucher dans l'entrepont. Heureusement, Bonaparte en apprenant le fait fit restituer à chacun des savants la cabine à laquelle il avait droit.

La traversée se passait assez bien malgré la crainte des Anglais et pour rompre la monotonie, on lisait, on jouait à bord. Le général, quand il n'était pas enfermé dans son cabinet, aimait à causer avec l'un, avec l'autre. Un jour il entre dans la bibliothèque et trouve chacun de ses héros un livre à la main. Le dialogue suivant s'engage.

« Que tenez-vous là, Bessières?

— Un roman.

— Et toi, Eugène?

— Un roman.

— Et vous, Bourrienne?

— Un roman. »

M. de Bourienne tenait *Paul et Virginie*, que par parenthèse il trouvait détestable; Duroc aussi lisait un roman, ainsi que Berthier qui, sorti par hasard dans ce moment là de la cabine qu'il avait près du général en chef, m'avait demandé quelque

chose de bien sentimental et s'était endormi sur les passions du jeune Werther.

Lecture de femme de chambre, dit le Général avec humeur. Ne leur donnez que des livres d'histoire, les hommes ne doivent pas lire autre chose.

— Pour qui garderons-nous les romans, Général, car nous n'avons pas ici de femmes de chambre?

Il rentra chez lui sans me répondre (1). »

Bonaparte aimait à causer d'histoire et à philosopher sur ce thème. Notons ces propos rapportés par Des Genettes (2) :

Bonaparte fermant un jour son Plutarque, à bord de *l'Orient* : Annibal, dit-il, est le plus étonnant des hommes de guerre. Encore ne le connaissons-nous que par des historiens romains. Tite-Live l'a jugé après Capoue comme un homme qui n'y entendait rien. Annibal a pourtant fait des fautes. Par exemple, il ne savait pas ce que pouvait le Sénat, en donnant aux esclaves des armes et la liberté, ce qui est tout un. Il ne devait pas non plus ignorer, plus de vingt-quatre heures, le départ du Consul Néron et apprendre son arrivée en voyant rouler la tête d'Asdrubal dans son camp.

Au reste, dit-il, il a mal fini, parce que la canaille, c'est-à-dire des ignorants et des hommes sans élévation de caractère, s'étaient aussi emparés dans son pays du timon des affaires. Quand de pareilles gens seront à la tête d'un Etat, il y aura tout à craindre pour les hommes éminents qui l'auront honoré et défendu.

Il se mit à se promener les mains dans ses poches... M'apercevant assis dans un coin de la salle du Conseil, il s'arrêta en se balançant et me dit :

« Vous êtes rêveur, vous songez peut-être à votre femme...

— Souvent, Général, mais dans cet instant, je pensais à ce que vous veniez de dire. Je souhaitais que l'histoire de notre temps ne servît point à confirmer l'histoire ancienne. »

(1) A.-V. Arnault. *Souvenirs d'un sexagénaire.*

(2) *Souvenirs d'un médecin de l'expédition d'Egypte.*

Agrémentée de ces diversions, la traversée s'effectuait normalement; le 21 prairial (9 juin) on était arrivé en vue de Malte. Le lendemain, l'île était occupée presque sans résistance. Après avoir passé dix jours à organiser sa conquête, Bonaparte reprenait la mer le 1er messidor (19 juin) et le 13 (1er juillet) on arrivait en vue d'Alexandrie, après avoir évité la flotte de Nelson qui croisait à peu de distance.

Dès le jour même, le débarquement commençait et le lendemain Alexandrie était prise sans difficultés. Pendant que Bonaparte prenait ses dispositions pour assurer sa conquête, Des Genettes donnait ses premiers soins à l'organisation sanitaire qui se proposait d'éviter la dissémination des maladies contagieuses. Il émet son avis dans la création d'un lazaret, installé sur le modèle de celui de Marseille, alors le plus vaste et le mieux administré de l'Europe et dont on confie la direction à Blanc, de qui la compétence égale le zèle et le dévouement. Il organise le service médical de l'hôpital sédentaire puis se prépare à suivre l'armée qui va marcher sur le Caire.

L'armée était divisée en plusieurs corps; pendant que l'un d'eux suit la route de terre et s'engage dans le désert où les soldats vont éprouver leurs premières souffrances, l'autre, sous les ordres du général Dugua, suit le rivage de la mer et se dirige sur Rosette. Des Genettes accompagnait ce détachement afin d'organiser un hôpital dans cette ville. Ceci fait, il s'embarqua sur une flotille, commandée par le vice-amiral Perrée, qui devait remonter le Nil en suivant la marche de l'armée rejointe à Ramanieh.

Après la bataille de Chebreiss (25 messidor-13 juillet) et la rude journée des Pyramides (3 thermidor-21 juillet) l'armée entrait au Caire le 7 thermidor et allait enfin goûter quelque repos.

Une des premières mesures de Bonaparte fut d'ordonner

la création d'hôpitaux (1), dont l'organisation fut confiée à Larrey qui avait à soigner ses blessés des engagements précédents et à Des Genettes qui devait s'occuper aussi de toutes les questions d'hygiène et de salubrité. « La maison d'Ibrahim-bey, belle résidence vaste et commode, pouvait contenir à elle seule cinq cents malades; elle constitua l'hôpital n° 1 et fut appelé l'hôpital de la ferme d'Ibrahim. Très bien aménagé, entouré de vastes jardins, cet établissement fut le plus bel hôpital du Caire. Les deux autres hôpitaux furent établis dans d'autres propriétés du bey (2) ».

De sages mesures d'hygiène dictées par Des Genettes étaient inscrites à l'ordre du jour et l'on vit ainsi recommander l'usage des bains, les soins de propreté, donner des conseils sur la façon de se vêtir et d'éviter le froid de la nuit, auquel on attribuait un grand nombre des affections courantes, notamment l'ophtalmie qui fit des ravages considérables.

A côté de ces mesures particulières, on organisait une vaste administration sanitaire, chargée de centraliser les renseignements sur l'état de la santé publique et de prendre les mesures nécessaires à enrayer les épidémies. Les différents lazarets d'Alexandrie, de Rosette, de Damiette formaient ainsi les rouages de cette organisation ainsi que les *bureaux de Santé* établis au Vieux-Caire, au Grand-Caire et à Boulac, à chacun desquels était attaché un médecin de l'armée chargé de rendre compte à Des Genettes de ce qui s'y passait. Enfin, à la tête de tous ces organismes, siégeait une Commission de Santé. Cette administration

(1) Le Caire. 6 Thermidor an VI (24 juil. 1798).
Bonaparte, Général en chef,
Ordonne :
Il sera établi à Boulaq un hôpital de six cents malades;
Au vieux Caire un hôpital de deux cents malades;
A Giseh un hôpital de cent malades.
Tous les hôpitaux seront prêts sous huit jours. BONAPARTE.
(Cité par P. TRIAIRE.)

(2) P. TRIAIRE. *D. Larrey.*

sanitaire subit d'ailleurs différents remaniements pendant l'occupation du pays, en particulier à la prise du commandement de Kléber.

Au cours de ses travaux d'organisation, Des Genettes avait été chargé de visiter le Môristan, hôpital indigène du Caire, et dans son rapport du 6 frimaire an VII (26 nov. 1798), il fait un tableau saisissant de l'état lamentable où il a trouvé cet établissement. Il renfermait au moment de sa visite vingt-sept malades abandonnés sans soins et presque sans nourriture, attendant la mort avec une résignation toute orientale. Mais surtout il s'apitoie sur le sort des malheureux fous, enfermés dans des cours séparées par de hauts murs et contenant chacune dix-huit loges dans lesquelles les hommes sont fixés au mur; les femmes y sont « simplement enchaînées ». L'une d'elles n'était pas folle, Des Genettes, frappé de son horrible situation, intéressa à son sort le général Bonaparte qui ordonna sa libération.

Pour remplacer cet établissement par trop primitif, on avait décidé la création d'un vaste hôpital civil, et le médecin en chef fut chargé de fournir un rapport sur les projets de la Commission d'organisation (25 frimaire an VII). Il étudie la question avec clarté, prévoyant tous les services : médicaux, chirurgicaux, isolement pour l'inoculation, et surtout il indique la création d'une école de médecine pour les indigènes qui auraient appris la langue française dans une sorte d'école primaire et auxquels on donnerait un enseignement pratique avant de leur inculquer des notions théoriques.

En même temps qu'il prenait la part la plus active à l'organisation médicale, Des Genettes s'occupait des officiers de santé placés sous ses ordres pour leur proposer une série de travaux scientifiques, conçus sur un plan uniforme et propre, à son avis, à seconder la pratique de la médecine dans ces contrées nouvelles. Il leur adressait à cet effet, dès le 25 thermidor an VI (12 août 1798), une

lettre circulaire « *sur un plan propre à rédiger la topographie physique et médicale de l'Egypte.* » De là sont sorties un certain nombre de « topographies » d'un intérêt médiocre mais témoignant au moins d'une bonne volonté méritoire de la part de ces médecins dont un grand nombre devait par la suite succomber à la peste.

Le général en chef suivait tous ces efforts avec intérêt car la santé des habitants et la salubrité du pays dont dépendait la santé de son armée étaient pour lui des questions importantes. Il était plein de sollicitude pour ses malades comme en témoigne l'ordre du jour suivant :

ORDRE DU JOUR (1)

QUARTIER GÉNÉRAL. AU CAIRE.

1er *Nivôse, an VII.*

Tous les jours, à midi, il sera joué sur les places, vis-à-vis des hôpitaux, par la musique des corps, différents airs qui inspirent la gaieté aux malades et leur retracent les beaux moments des campagnes passées.

BONAPARTE

Aussi n'admettait-il pas de la part des officiers de santé la moindre négligence dans leur service et tenait la main à tout ce qui pouvait intéresser le bien-être des malades. L'ordre suivant en fait foi.

LE GÉNÉRAL BONAPARTE,

à l'Ordonnateur en chef Sucy (2).

Le Caire : 5 Fructidor an VI.

Vous voudrez bien ordonner les arrêts aux médecins et chirurgiens qui étaient aujourd'hui de service à l'hôpital n° 1. Il y a une salle de malades où ils n'ont pas fait la visite. Je

(1) Cité dans : *Chronique médicale.* 1908, p. 426.

(2) Cité par DE LA JONQUIÈRE : *L'expédition d'Egypte.*

vous prie aussi de prévenir que le pain n'était pas cuit et que la viande était mauvaise.

BONAPARTE.

A côté des mesures administratives et hygiéniques par lesquelles Bonaparte s'attachait à maintenir la discipline et la salubrité de son armée, il est une de ses conceptions qui tient une place essentielle dans l'histoire de la campagne d'Egypte et donna une large part aux questions médicales. C'est l'Institut d'Egypte.

Par un ordre en date du 3 fructidor an VI, Bonaparte prescrivait aux citoyens Monge, Berthollet, Caffarelli, Geoffroy Saint-Hilaire, Costaz, Des Genettes et Andréossi de se réunir le lendemain à sept heures « pour arrêter un règlement pour l'organisation de l'Institut du Caire et pour désigner les personnes qui doivent le composer ».

Ceux-ci ayant soumis leur travail préparatoire à l'approbation de Bonaparte, le général créa l'Institut par un arrêté du 5 fructidor. Il était composé de quarante-huit membres divisés en quatre sections de douze membres; à l'origine, il se trouvait ainsi constitué :

Section de Mathématiques

Bonaparte, Fourier, Costaz, Nouet, Quesnot, Le Père, Girard, Le Roy, Andréossi, Say, Malus, Monge.

Section de physique

Berthollet, Dolomieu, Conté, Geoffroy-Saint-Hilaire, Descotils, Savigny, Dubois, Des Genettes, Champy, Delille.

Section d'Economie Politique

Caffarelli, Gloutier, Sucy, Sulkowski, Tallien, Poussielgue.

Section de Littérature et des Arts

Parseval, Venture, Norry, Dutertre, Denon, Rigal, Redouté, D. Raphaël.

La compagnie devait se réunir le primidi et le sextidi de chaque décade. La première séance eut lieu le 6 fructidor. Monge fut élu président; Bonaparte, vice-président; Fourier, secrétaire perpétuel.

L'organe officiel de l'Institut prit le nom de *Décade égyptienne*; le premier numéro parut le 10 vendémiaire an VII, sous la direction de Tallien, et la publication continua à se faire périodiquement. Ce journal contenait les comptes rendus des séances et publiait les travaux de toutes sortes qui étaient adressés à l'Institut. Celui-ci devint vite, en effet, un centre intellectuel important où toutes les questions d'art, de science, de littérature, d'histoire étaient abordées et discutées. Bonaparte prenait une part active aux séances, interrogeant ses collègues sur tous les sujets d'utilité publique, d'industrie, d'hygiène propres à assurer le développement de la colonie, proposant des solutions, faisant nommer des commissions dont les décisions étaient souvent transformées en actes de gouvernement.

Des Genettes, médecin lettré, causant et écrivant avec la même facilité, participait aussi pour une grande part aux travaux de la Compagnie; il lui apportait tous les matériaux réunis par les officiers de santé sous ses ordres, et au moment de l'épidémie de peste, il y discutait toutes les grandes questions relatives à l'étude de cette maladie et à la lutte entreprise contre elle. En outre, il rédigeait la *Décade égyptienne* dans laquelle il publiait les tables nécrologiques du Caire. L'œuvre de l'Institut d'Egypte fut immense; tous les documents, tous les travaux réunis par ses savants forment un ouvrage considérable « qui nous confond aujourd'hui d'étonnement par le nombre, la variété, l'étendue et la profondeur des sujets embrassés » (1).

Pour loger dignement l'Institut, Bonaparte avait mis à sa disposition le palais de Hassan-Kachef, vaste habitation qui

(1) P. Triaire. *D. Larrey.*

comprenait, avec des laboratoires, des cabinets de travail, des galeries d'histoire naturelle, le logement de Monge, de Berthollet et des principaux membres de l'Institut. Uni à ce palais par de magnifiques jardins, un autre palais, celui de Kassim-bey, était réservé à la Commission des Arts et des Sciences, mais il devint vite un centre de réunion pour tous les Français.

Autour de ces palais, s'étaient élevés des ateliers, un hôtel de la Monnaie, une école de botanique, l'imprimerie où étaient publiés les journaux la *Décade* et le *Courrier d'Egypte.* Ainsi s'était peu à peu créé un quartier européen où vivaient et travaillaient tous ces savants quand ils n'étaient pas en expédition.

Cet élément civil, mêlé à l'importante garnison du Caire, formait une véritable colonie que l'isolement où l'avait réduite le désastre d'Aboukir contraignait à se créer dans le pays une existence nouvelle. A l'exemple du général Menou, un certain nombre de soldats avaient épousé des femmes indigènes; mais c'était tout de même l'exception. Beaucoup, plus raffinés, étaient sans doute de l'avis de Bonaparte qui disait : « Elles me dégoûtent... ce ne sont pas des femmes mais des outres. » Aussi trouve-t-on partout la trace du regret que causait l'absence du sexe gracieux.

Pendant les longues heures d'inaction que laissaient les travaux scientifiques ou les exploits guerriers, on essayait de se distraire comme on pouvait. On improvisait des comédies; on jouait *la Mort de César* et les *Précieuses Ridicules.* Mais on aurait préféré un théâtre bien organisé avec une véritable troupe d'artistes. « Une société de comédiens ferait ici des affaires excellentes, mais il faudrait de bonnes lois pour retenir les actrices au théâtre qui ne formerait que le moindre et le plus pénible de leurs revenus (1). »

(1) A. Galland. *Tableau de l'Egypte pendant le séjour de l'armée française.* Paris, 1804.

A côté du grave Institut était né un établissement moins sévère, le Tivoli du Caire, sorte de jardin aménagé dans le goût de ceux de Paris qui faisaient fureur à cette époque. C'est là qu'on se réunissait et qu'on venait chercher quelques maigres distractions, car « que sont ces lieux quand ils ne sont pas embellis par la présence du beau sexe?... A peine y rencontre-t-on cinq ou six femmes revêtues des grâces françaises (1). »

L'une de celles-ci était sans doute la charmante Mme Fourès que Bonaparte y rencontra un jour et pour laquelle il s'enflamma dès lors d'une très vive et très réelle passion, au point qu'il l'aurait peut-être épousée si elle lui eût donné un fils. En quittant l'Egypte, il avait laissé l'ordre qu'elle le rejoignît le plus tôt possible. « Kléber ne l'entendit pas ainsi. Successeur de Bonaparte dans le commandement de l'armée, il tenait sans doute la possession de Bellilote (c'était le nom familier de Mme Fourès) comme une des prérogatives du général en chef, et il mit obstacle sur obstacle au départ (2). »

« Celui qui arrivait toujours à l'aide des malheureux intervint dans cette affaire. Des Genettes comprit toute la peine que devait éprouver Mme Fourès... Toujours bon, il s'en fut chez Kléber et intervint si efficacement dans la délivrance du passeport que Mme Fourès l'obtint à l'instant et partit pour la France où elle trouva l'ami d'Egypte dans une position qui le lui fit encore plus aimer (3). » Mais Bonaparte avait retrouvé Joséphine; d'ailleurs l'heure était aux affaires sérieuses et la pauvre Bellilote fut écartée.

(1) Galland : *op. cit.* — Martin, dans son *Histoire de l'Expédition française en Egypte* (1815) exprime la même idée.

(2) Frédéric Masson. *Napoléon et les Femmes.*

(3) Duchesse d'Abrantès. *Mémoires.*

CHAPITRE VI

LA PESTE. — DÉBUT DE L'ÉPIDÉMIE EN ÉGYPTE. — EXPÉDITION DE SYRIE. — RAVAGES DE LA PESTE. — INOCULATION DE DES GENETTES. — EMPOISONNEMENT DES PESTIFÉRÉS DE JAFFA.

Pendant que Des Genettes présidait avec Larrey aux mesures sanitaires destinées surtout à éviter la terrible éventualité de la peste que Bonaparte prévoyait en arrivant en Egypte, la maladie déjouant toutes les organisations prises contre elle faisait son apparition.

Est-ce à dire que les mesures adoptées aient été inutiles? Ce serait aller trop loin; on peut même affirmer qu'elles eurent pour effet de restreindre à son début les ravages de l'épidémie. Le système des bureaux de santé centralisant sur la Commission du Caire tous les renseignements concernant l'hygiène publique, le système des lazarets, tout cela était excellent. Mais si le principe était bon, l'application en était forcément défectueuse dans les détails; manquant des bases étiologiques nécessaires à toute prophylaxie rationnelle, Des Genettes, pas plus que ses collaborateurs, ne pouvaient faire mieux. On doit même admirer jusqu'à quel point de perfection ils avaient su pousser des règles basées sur le seul empirisme. Les mesures prises par Marmont dès l'apparition des premiers cas à Alexandrie ne seraient pas désavouées par un hygiéniste moderne : éloignement des troupes, isolement des malades, hôpital d'observation pour les suspects, surveillance sévère

de la ville et du port, il appliqua tout cela en collaboration avec Maselet, chirurgien de l'armée, qui devait quelques mois plus tard mourir héroïquement à son poste, et il parvint à enrayer la marche de la maladie.

Mais il est évident que toutes ces précautions étaient insuffisantes parce qu'elles négligeaient un facteur essentiel de propagation de la peste : le rat et ses parasites, les puces. D'autre part, la contagion indirecte par les objets devait être fréquente, car si l'on possédait quelques idées sur la désinfection (lavages au vinaigre, combustion des objets contaminés) elle était certainement insuffisante ou mal appliquée. Il n'est donc pas étonnant que sur certains points la peste ait sévi si cruellement.

Nous ne voulons pas refaire l'histoire de l'épidémie qui a ravagé une partie de l'armée pendant son séjour en Egypte. Les relations de Des Genettes et de Larrey, les correspondances des officiers de santé sous leurs ordres permettent de suivre les étapes successives de la maladie et d'en reconstituer la marche dans la mesure de ces renseignments incomplets. Ce travail a été fait par le Docteur Triaire et nous ne pourrions que le reproduire, ce qui serait sans intérêt. Nous ne recueillerons que les faits auxquels Des Genettes a été mêlé directement et nous nous efforcerons de faire ressortir son rôle dans divers épisodes qui ont reçu des interprétations différentes.

Quelques cas de peste avaient été signalés chez des indigènes par le Conservateur de la santé à Alexandrie peu après l'arrivée de l'armée, (15 juillet et 8 août), mais la maladie ne s'était pas propagée. La première atteinte des troupes eut lieu au début de décembre par plusieurs cas observés à l'hôpital d'Alexandrie; à partir de ce moment, l'épidémie s'étend et du 1er au 15 nivôse (21 déc. 1798-4 janvier 1799), elle cause une trentaine de décès. Dès le début, Des Genettes avait insisté sur la nécessité de brûler les vêtements et le linge ayant servi aux pestiférés, mais les

ordonnateurs, toujours soucieux d'économies, hésitaient à prendre une mesure aussi radicale. Bonaparte, consulté, approuva en tout son médecin et s'écria sur le ton emphatique qu'il prenait quelquefois : « Je suis venu ici pour fixer l'attention et reporter les intérêts de l'Europe sur le centre de l'ancien monde, et non pour entasser des richesses. »

Mais cette mesure excellente, la seule véritablement efficace était, malgré les ordres du général, constamment négligée. On ne pouvait empêcher les soldats de trafiquer des dépouilles de leurs camarades morts ni de se couvrir de leurs vêtements, ainsi la contagion se propageait, rendant inutiles les précautions les plus rigoureuses.

Le lazaret d'Alexandrie comptait un grand nombre de malades dont le soin était confié à des officiers de santé de classe inférieure, contraints par le règlement à ne pas quitter l'établissement; ils étaient dirigés par des chefs de service restés au dehors qui communiquaient avec eux par correspondance. C'était autant de proies toutes désignées à la maladie qui les emporta tous, dit Des Genettes. Avec eux, bien d'autres officiers de santé succombèrent victimes de leur dévouement car la peste faucha largement dans leurs rangs et l'on ne peut s'empêcher de déplorer que de pareils sacrifices aient été rendus inutiles par la négligence et la cupidité.

Cependant l'épidémie avait pu être assez bien limitée; Alexandrie était le foyer principal, il y avait eu 130 morts en pluviôse. Damiette avait été frappé légèrement et on n'y signalait plus de cas en janvier, mais de là, la maladie avait été transportée à Mansourah par la 2e demi-brigade et y sévissait avec force, Le Caire semble avoir été préservé; d'ailleurs on veillait attentivement à la protection de la ville et, s'il faut en croire Galland (1), quelques cas ayant

(1) Galland. *Op. cit.* Tome I, page 108.

été observés aux environs, pour en empêcher la communication on employa « un remède un peu énergique ». « Toutes les femmes publiques qui sont surprises en relation avec des Français, dit-il, sont enfermées dans un sac et jetées à l'eau. »

L'armée aurait peut-être pu éviter de payer à la peste un trop lourd tribut grâce aux sages précautions de ses médecins si l'expédition de Syrie ne l'avait livrée aux rudes atteintes de la maladie.

L'Angleterre et la Turquie venaient de se liguer dans le but d'écraser Bonaparte en le prenant entre deux feux par un débarquement à Alexandrie et une invasion de l'Egypte par la Syrie. Mais celui-ci, suivant sa méthode habituelle, prit la résolution de prévenir ses ennemis et décida d'aller disperser les rassemblements qui se formaient en Syrie.

Il quitta le Caire le 22 pluviôse (10 février) à la tête d'un corps de treize mille hommes, emmenant avec lui ses meilleurs généraux et accompagné de Des Genettes, de Larrey et du pharmacien en chef Royer.

L'armée arriva le 28 pluviôse (16 février) devant El-Arich qui ouvrit ses portes sans essayer de résister (2 ventôse-20 février) ; mais en pénétrant dans la ville, les soldats français allaient y retrouver le fléau qu'ils avaient laissé derrière eux. Quelques malades de la garnison turque étaient en effet atteints de la peste et, malgré les précautions prises, on ne put éviter la contamination de plusieurs blessés français, laissés aux soins du chirurgien Valette, qui furent atteints à leur tour et succombèrent.

Cependant le gros de l'armée avait quitté El-Arich et avait échappé à la contagion. Après s'être emparé de Gaza, elle était arrivée devant Jaffa (13 ventôse-3 mars) et avait aussitôt commencé l'investissement de la place qui, après une lutte acharnée, tombait au pouvoir de Bonaparte le 17 ventôse (7 mars). Mais là encore la peste régnait dans

la population et l'armée ne tarda pas à être atteinte. Malgré l'évacuation des troupes hors de la ville, malgré la destruction par le feu de tous les objets contaminés, la maladie ne tarda pas à prendre des proportions inquiétantes et la démoralisation pénétrait dans l'armée.

Parmi les notions reçues à cette époque, on se figurait assez communément que la maladie attaquait plus gravement et avec plus de facilité les hommes qui la redoutaient et on pouvait citer l'exemple du général Grezieux qui, frappé de terreur, s'enferma bien portant dans sa maison et y mourut quelques jours plus tard.

Imbu de cette idée, et aussi pour ramener l'ordre et le calme dans l'armée, Bonaparte, d'accord avec Des Genettes, résolut de nier l'existence de la peste et d'attribuer l'épidémie à une simple fièvre avec bubons. « Je n'étais pas du tout convaincu, dit Des Genettes, de la communication très facile de la maladie sur laquelle on se livrait à toutes les exagérations de la frayeur; je pris un parti. Sachant combien le prestige des dénominations influe souvent vicieusement sur les têtes humaines, je me refusai à jamais prononcer le mot de peste. Je crus devoir, dans cette circonstance, traiter l'armée entière comme un malade qu'il est presque toujours inutile et souvent dangereux d'éclairer sur sa maladie quand elle est très critique (1). »

Pour donner à cette opinion une sanction éclatante, le général en chef se rendit à l'hôpital de Jaffa (21 ventôse-11 mars), et non content d'inspirer confiance aux malades par sa présence et ses paroles encourageantes, il fit plus; « aidé d'un infirmier turc, le général Bonaparte souleva et emporta un pestiféré qui se trouvait au travers de la porte d'une des salles; cette action nous effraya beaucoup parce

(1) Des Genettes. *Hist. médic. de l'armée d'Orient*, p. 51.

Larrey était d'un avis opposé et prétend que les soldats s'en seraient mieux préservés s'ils avaient connu la nature de la maladie. *Relation hist. et chirurgicale...*, p. 136.

que l'habit du malade était couvert d'écume et de dégoûtantes évacuations d'un bubon abcédé (1). »

Certes, c'était aller au-delà de ce que lui imposait son devoir de chef d'armée, et quel que soit le sentiment qui l'ait guidé, c'était de la part du général un trait de beau courage. Il ne fut pas inutile et rendit un peu de confiance à l'armée. « Ces vaillants soldats, quoique habitués à braver journellement la mort dans les combats, ne l'attendent pas d'ordinaire dans leurs lits avec plus d'indifférence que les autres (2). »

L'armée qui avait quitté Jaffa le 24 ventôse (14 mars) était arrivée le 28 en face de Saint-Jean d'Acre et, deux jours après, commençait les opérations du siège. On connaît les péripéties de ce siège malheureux pendant lequel, durant deux mois, l'armée s'épuisa en assauts répétés sans pouvoir emporter la place fortement défendue par Sydney Smith; ce fut le premier échec de Bonaparte, dont il ne put jamais se consoler et qui lui inspirait ces mots, à Sainte-Hélène : « Si Saint-Jean d'Acre fût tombé, je changeais la face du monde. »

Depuis leur départ de Jaffa, les troupes continuaient à être fortement éprouvées par la peste. Partout l'épidémie sévissait. A Jaffa, les ravages augmentaient; au début de germinal, sur 346 malades, 200 avaient la peste, et le médecin Auriol, ainsi que le chirurgien Saint-Ours ne tardaient pas à succomber. A Gaza, les morts étaient surtout nombreuses parmi la population, mais l'armée n'était pas épargnée; les officiers de santé Bruant, Dewevre payaient de leur vie leur dévouement inlassable.

Autour d'Acre, la situation était semblable; à l'hôpital du Mont-Carmel, on comptait 54 décès en quinze jours; l'ambulance établie auprès d'Acre n'était pas mieux favorisée; en outre, son installation et son organisation étaient

(1) Comte d'Aure. *Bourrienne et ses erreurs.*

(2) Des Genettes. *Hist. médicale...*, p. 49.

déplorables. Les infirmiers, — dont la plupart étaient morts à la fin du siège, — étaient véritablement le rebut de la civilisation; beaucoup, attirés par le gain qu'ils réalisaient en dépouillant les malades, étaient des échappés de bagnes. Quels services et quel dévouement pouvait-on attendre de pareilles recrues? Des Genettes en était souvent réduit à nettoyer lui-même « l'espèce de souterrain fangeux où les malades étaient étendus sur des joncs ».

Pour faciliter sa tâche dans le soin des malades, il les avait divisés en trois catégories : dans une première il mettait les cas très graves; dans une seconde, les cas moyens, susceptibles de guérir; enfin, dans une dernière, il plaçait les cas légers et peu inquiétants. Il s'occupait spécialement de la deuxième catégorie, les premiers étant sans espoir de guérison et les troisièmes guérissant spontanément; les convalescents étaient utilisés à rendre quelques services aux malades les plus graves. « Il n'était pas possible de faire autrement, dit Des Genettes, averti par l'infection, et par la lassitude étant presque toujours obligé de me mettre à genoux, je fus souvent forcé d'interrompre jusqu'à trois fois ma visite pour aller respirer l'air au dehors et reprendre courage (1). »

On voit que non content d'organiser les services sanitaires de l'armée, d'édicter les mesures de salubrité que lui inspiraient sa science et son expérience, le médecin en chef savait encore se dévouer au soin de ses malades avec un courage et une abnégation admirables, payant de sa personne et s'abaissant parfois aux tâches les plus répugnantes.

Comment, dans ces conditions, exposé à la redoutable contagion qui enlevait tant d'autres médecins, Des Genettes a-t-il pu rester indemne? Il est évident que quelques précautions intelligemment prises (2) ont pu contribuer à

(1) Des Genettes. *Hist. médicale...*

(2) « Au milieu des témoignages précieux d'affection dont j'étais journellement comblé par l'armée, j'entendis souvent demander par

le préserver, mais il faut plutôt enregistrer le fait comme une heureuse chance sans lui chercher d'explication. D'ailleurs n'en fut-il pas de même, le jour où Des Genettes s'inocula du pus d'un bubon pesteux dans un geste héroïque qui aurait pu lui être fatal?

Cet épisode est célèbre; tout le monde le connaît et cependant on en a contesté l'authenticité, on a prétendu que Des Genettes n'avait fait que le simulacre d'une inoculation, et parmi les nombreux textes consacrés à ce sujet, il est difficile de se faire une opinion certaine. En rassemblant ceux que nous avons pu réunir, nous verrons s'il en peut jaillir quelque lumière.

Tout d'abord, citons le fait tel que Des Genettes le rapporte lui-même. « Ce fut pour rassurer les imaginations et le courage ébranlé de l'armée qu'au milieu de l'hôpital je trempai une lancette dans le pus d'un bubon appartenant à un convalescent de la maladie au premier degré, et que je me fis une légère piqûre dans l'aîne et au voisinage de l'aisselle, sans prendre d'autres précautions que celle de me laver avec de l'eau et du savon qui me furent offerts. J'eus pendant plus de trois semaines deux petits points d'inflammation correspondants aux deux piqûres et ils étaient encore très sensibles, lorsqu'au retour d'Acre, je me bai-

quels moyens j'étais inaccessible à la contagion. Cependant, je prenais assez peu de précautions : aussi bien nourri que les circonstances le permirent, je faisais un fréquent usage de spiritueux pris à petite dose et très étendus; j'allais constamment à l'ambulance à cheval et au petit pas : on a vu comment je m'y comportais; au sortir de cet établissement je me lavais soigneusement les mains avec de l'eau et du vinaigre ou de l'eau et du savon et je revenais au camp au petit galop, ce qui me procurait un léger état de moiteur; je changeais de linge et d'habits et je me faisais laver le corps entier avec de l'eau tiède et du vinaigre avant de me mettre à manger. Quoique ce soit trop longtemps parler de soi-même, j'appréciai aussi, pour la première fois, le bonheur d'une constitution qui, au milieu des plus grandes fatigues, me fait retrouver en quelques heures de sommeil les forces du corps et le calme de l'esprit. »

(DES GENETTES. *Histoire médicale de l'armée d'Orient.*)

gnai en présence d'une partie de l'armée dans la baie de Césarée (1). »

Le général Berthier, chef d'état-major de l'armée, rapporte le fait, mais sans donner de précisions. « Tous les genres d'héroïsme devaient éclater dans cette brave armée et le dévouement du citoyen Des Genettes n'a pas été ni le moins généreux ni le moins utile. Après avoir rendu au soldat cette tranquillité d'esprit si nécessaire à la guérison, il achève par ses talents, ses soins assidus, ce qu'il a si heureusement entrepris; et le plus grand nombre recouvre la santé (2). »

Ce passage se rapporte évidemment au fait de l'inoculation, mais son imprécision ne semble pas permettre de l'accepter comme une preuve certaine. Toutefois, avec un peu de subtilité, ne pourrait-on pas supposer qu'à l'époque où Berthier écrivit, c'est-à-dire un an après, le fait était de telle notoriété qu'il ne nécessitait pas d'autre précision. Cela paraîtrait plausible. Mais le Docteur Triaire suspecte la bonne foi du témoignage de Berthier et raconte, — d'après Hippolyte Larrey, le fils du chirurgien — que l'histoire de l'inoculation aurait été inventée de toutes pièces par le chef d'état-major, soucieux de se concilier les bonnes grâces de Des Genettes et que celui-ci dont elle flattait l'amour-propre, loin de la désavouer, l'aurait acceptée. Cela semble bien invraisemblable. On pourrait à la rigueur admettre que Des Genettes, dont on connaît la vanité, ait laissé circuler ce bruit flatteur; mais qu'il l'ait ensuite rapporté avec force détails dans une relation officielle, commettant ainsi une imposture manifeste, cela donnerait de son caractère et de sa loyauté une opinion qui n'est pas conforme à la réalité.

(1) Des Genettes. *Hist. méd. de l'armée d'Orient*, 3e édition, 1835..., p. 87.

(2) Berthier. *Relations des campagnes du Général Bonaparte en Egypte et en Syrie*. Paris, Didot, an VIII, p. 119.

Le témoignage de Larrey lui-même peut-il emporter la conviction? Il a dit : « Des Genettes ne s'est pas inoculé la peste à Acre. Il en a fait le simulacre en essuyant une lancette imprégnée de pus sur son bras (1). » Mais il n'a pas été témoin oculaire du fait; d'autre part, les sentiments de froideur — pour ne pas dire plus — qui régnaient entre les deux collègues, ont pu pousser le chirurgien à accueillir de bonne foi, mais un peu à la légère, des bruits qui ne devaient pas manquer de circuler sur l'inoculation dont la hardiesse avait certainement trouvé des incrédules.

Nous ne croyons pas qu'il faille tenir compte, dans un sens ou dans l'autre, des réticences dont Pariset entoure le fait dans l'éloge qu'il consacre à Des Genettes après sa mort (2).

Jusqu'à présent un doute subsiste encore; mais un nouveau témoin vient affirmer d'une façon qui semble catégorique la réalité de l'inoculation, et nous ne croyons pas qu'on doive le tenir pour suspect. Il s'agit d'Andréossi, ancien collègue de Des Genettes à l'Institut d'Egypte, qui s'exprime en ces termes : « On a dit vaguement de M. Des Genettes qu'il s'était inoculé la peste. Esprit trop supérieur pour vouloir en imposer, trop habile pour ne pas chercher à étudier cette maladie dans son caractère le plus prononcé, le bubon, dont la disparition cause inévitablement la mort, son but est de reconnaître si la matière qu'il renferme peut communiquer la peste et il en fait l'essai sur lui-même. *Voilà la vérité historique :* j'ai vu dans le temps, au camp, devant Saint-Jean-d'Acre, les stigmates honorables de cette louable et périlleuse tentative (3). »

Après cette affirmation, il semble qu'on doive se tenir pour convaincu. D'ailleurs était-il besoin de tant de cita-

(1) Fiche citée par P. Triaire.

(2) E. Pariset. *Histoire des membres de l'Académie de médecine.* Paris, J.-B. Baillière, 1845.

(3) Comte Andréossi. *Rapport à l'Académie royale des Sciences de Paris* (30 avril 1827).

tions? Quand on cherche à se placer par la pensée au milieu des malades de Des Genettes, effrayés, démoralisés par la crainte de la terrible maladie dont on leur cache le nom mais qu'ils soupçonnent tout de même, n'arrive-t-on pas à comprendre l'acte du médecin? A bout d'arguments, pour convaincre ces malheureux, il saisit sa lancette et l'humectant du terrible pus, il se pique le bras devant ses malades déjà rassurés.

Des Genettes a-t-il en même temps voulu faire une expérience? C'est possible; mais ne vaut-il pas mieux laisser à son acte la généreuse spontanéité du sentiment qui dut le dicter? Cette expérience, d'ailleurs, prouvait peu de chose, Des Genettes s'en rendait compte et il s'explique sur ce point : « Cette expérience incomplète... prouve peu de chose pour l'art : elle n'infirme point la transmission de la contagion, démontrée par mille exemples; elle fait seulement voir que les conditions nécessaires pour qu'elle ait lieu ne sont pas bien déterminées (1). »

C'était voir clairement les choses et « ces paroles sont des paroles profondes, elles révèlent chez leur auteur le pathologiste génial qui sait distinguer, dans une expérience, les conditions accessoires et occasionnelles des conditions nécessaires et déterminantes (2). »

Si nous avons un peu longuement insisté sur ce fait, c'est qu'il tient dans la carrière de Des Genettes une place prépondérante et l'a, « en un jour, rendu plus célèbre que ne l'avaient fait les vingt-cinq années de dangers, de fatigues et d'abnégation qu'il devait consacrer au service de la Première République et de l'Empire (3). »

Pendant cette campagne de Syrie si riche en événements de toute sorte, un autre épisode auquel fut mêlé Des Genettes a donné lieu à des interprétations divergentes et a sus-

(1) Des Genettes. *Hist. méd.*

(2) L. Landouzy. *Revue scientifique* (25 juillet 1885).

(3) L. Landouzy. *Revue scientifique* (25 juillet 1885).

cité une polémique d'autant plus violente que le nom de Bonaparte était en jeu et que s'y mêlèrent les passions politiques.

Au retour du siège infructueux de Saint-Jean d'Acre, l'armée était encombrée de blessés et de pestiférés; de ceux-ci, un « grand nombre était sans aucun espoir de guérison et il était probable qu'il en périrait quinze, vingt et jusqu'à vingt-cinq par jour (1). »

Bonaparte qui disait plus tard : « Je n'ai pas le temps de m'amuser à sentir et à regretter comme les autres hommes », savait se mettre au-dessus des règles communes; et lui qui, marchant à pied, dans cette retraite de Syrie, donnait ses chevaux aux blessés susceptibles de guérison, il n'hésitait pas à prendre les mesures que lui imposait la terrible nécessité de la guerre quand cela devenait nécessaire.

Et voici ce que rapporte Des Genettes : « Le général Bonaparte m'avait fait appeler, le même jour, 27 (2), de grand matin dans sa tente, où il était seul avec son chef d'état-major. Après un court préambule sur notre situation sanitaire, il me dit : A votre place, je terminerais à la fois les souffrances de nos pestiférés, et je ferais cesser les dangers dont ils nous menacent en leur donnant de l'opium. Je répondis simplement : Mon devoir à moi, c'est de conserver. Alors le général développa sa pensée avec le plus grand calme en disant qu'il conseillait, pour les autres, ce qu'en pareil cas il demanderait pour lui-même. Il me pria d'observer aussi qu'il était, avant qui que ce fût, chargé de la conservation de l'armée et, par conséquent d'empêcher nos malades délaissés de tomber, vivants, sous le cimeterre des Turcs. Je ne cherche pas, continua-t-il, à vaincre vos répugnances, mais je crois que je trouverai des personnes qui apprécieront mieux mes intentions. Le

(1) Des Genettes. *Hist. méd.*
(2) 27 mai 1799 (8 Prairial an VII).

général Berthier resta muet pendant cet entretien, mais il me témoigna un instant après qu'il approuvait mon refus.

« Ce ne fut, au reste, qu'à notre retour à Jaffa, et nulle part ailleurs, que je puisse attester, que l'on donna à des pestiférés, au nombre de vingt-cinq à trente, une forte dose de laudanum. Quelques-uns le rejetèrent par le vomissement, furent soulagés, guérirent et racontèrent tout ce qui s'était passé (1). »

Tel est le fait dont s'emparèrent les ennemis de Bonaparte — en particulier, lord Wilson — pour diriger contre lui les attaques les plus violentes; et cet épisode, grossi, dénaturé servit à exploiter les passions politiques. On le trouve rapporté avec une évidente malveillance par Martin (2), Chaptal (3), qui fut pourtant ministre de l'Empereur, et par bien d'autres; Bourrienne se contente de cette vague affirmation : « J'ai su plus tard que l'on donnait une potion à ces malheureux pour abréger leur agonie. » D'autres, au contraire, nient le fait : Thiers (4), par exemple, Las Cases, dans le *Mémorial,* le discute longuement pour en démontrer la fausseté. Larrey assure que l'empoisonnement n'eut pas lieu et était impossible.

Au milieu de tant de témoignages contradictoires — et nous n'en avons indiqué que quelques-uns — il est difficile de se faire une opinion. Même s'il est exact, le fait ne justifie pas les injures dont Bonaparte fut l'objet. Des Genettes agit selon son devoir de médecin en refusant d'y coopérer; mais le général, se plaçant au-dessus de la morale, était « dans la formule philosophique qu'a imposée à son esprit le continuel spectacle de ce terrible jeu de la

(1) Des Genettes. *Hist. méd...*, 3e édit. 1835.

(2) Martin. *Histoire de l'expédition française en Egypte*. 1815, tome 1, p. 314.

(3) Chaptal. *Mes Souvenirs sur Napoléon*. Paris, 1893.

(4) Thiers. *Histoire de la Révolution*. Livre 43e.

guerre, où la mort est la compagne de toutes les heures, où les vivants seuls comptent à l'effectif et entrent dans la combinaison (1). »

(1) Frédéric Masson, *op. cit.*, p. 186.

CHAPITRE VII

RETOUR DE L'EXPÉDITION DE SYRIE. — ALTERCATION ENTRE BONAPARTE ET DES GENETTES. — ADMINISTRATION DE KLÉBER, DE MENOU. — DES GENETTES QUITTE L'ÉGYPTE (7 AOUT 1801). — NOTES INTIMES DE DES GENETTES

Le retour de Syrie fut des plus pénibles : encombrée de malades et de blessés, l'armée fut cruellement éprouvée pendant la traversée du désert. Mais, au milieu de ces souffrances, s'élève pour les apaiser, la gracieuse figure de Mme Verdier (1) dont Des Genettes célèbre la touchante charité, elle dont un pauvre aveugle qu'elle guidait demandait : « Est-ce un ange qui me conduit, qui me nourrit? »

Enfin, le 25 prairial (13 juin), l'armée arrivait en vue du Caire et, le 27, après de rigoureuses mesures de désinfection, elle y faisait son entrée, triomphalement. Pendant la campagne de Syrie, elle avait perdu, en quatre mois, sept cents hommes de la peste et cinq cents tués dans les combats; elle avait eu dix-huit cents blessés.

Malgré son échec de Saint-Jean d'Acre, Bonaparte ramenait une armée qui avait été partout victorieuse et, pour réchauffer les enthousiasmes — car de tous temps on avait un peu murmuré en Egypte — de même que pour frapper

(1) Le Général Verdier l'avait épousée en Italie où elle était célèbre, comme cantatrice, sous le nom de la Bianca.

l'imagination des populations indigènes, il voulut faire au Caire une entrée solennelle. Mais, n'ayant pu réaliser ses vastes projets de conquête d'un Empire d'Orient, se trouvant désormais enfermé sur cette terre d'Egypte, Bonaparte commençait sans doute à jeter un regard de regret du côté de la France et à songer à la possibilité d'un retour. Toutefois, il n'en laissait rien voir et s'était remis à diriger l'organisation de sa conquête. La peste régnait toujours dans la Basse-Egypte et nécessitait des mesures énergiques; aussi le général en chef ordonna-t-il la convocation au Caire d'une Commission extraordinaire de salubrité publique, chargée de centraliser tous les moyens de défense contre l'épidémie.

C'est à cette époque, peu après le retour de Syrie, que se place un incident important à noter à cause de l'influence qu'il eut sans doute par la suite sur les relations de Des Genettes avec Bonaparte et, plus tard, avec l'Empereur.

Ce fut à la première séance de l'Institut, après la rentrée au Caire (11 messidor-20 juin) que surgit entre le général et le médecin une discussion très vive. Martin, l'un des membres de la Commission des Sciences, la rapporte en ces termes : « Bonaparte voulait dominer les opinions et s'étonnait de la résistance qu'on apportait quelquefois à adopter les siennes. Son adversaire le plus opiniâtre était le médecin en chef des Genettes, et il s'agissait d'une discussion chimique. Bonaparte, impatienté, la termina en disant : « Je vois bien que vous vous tenez tous par la main. La chimie est la cuisine de la médecine et celle-ci, la science des assassins. » Des Genettes, le regardant alors fixement, lui répondit : « Et comment nous définirez-vous celle des conquérants (1) ? »

En réalité, la discussion alla plus loin que cette courte

(1) MARTIN. *Op. cit.*, tome I..., p. 271.

répartie et il semble bien qu'elle prit naissance à propos d'un sujet plus sérieux qu'une simple question de chimie. Le docteur Triaire, bien informé, rapporte que le différend s'éleva dans un échange de vues sur la conduite à tenir pour mettre l'armée en garde contre la peste : le général voulant toujours cacher le nom de la maladie, le médecin assurant, au contraire, qu'il valait mieux adopter une méthode différente de celle qu'il avait préconisée en Syrie. Les circonstances, en effet, n'étaient plus les mêmes.

Toujours est-il qu'après une apostrophe véhémente, qui fit trembler tous les assistants, effrayés de son audace, Des Genettes termina par ces mots : « Mon existence à laquelle on a pu voir que je ne tenais pas beaucoup, ne peut être désormais compromise, et je me réfugie dans la reconnaissance de l'armée (1). »

Quoi qu'on en ait pu dire, c'était faire preuve d'une assez belle indépendance de caractère envers celui devant lequel tant d'autres osaient à peine exprimer leur sentiment. Bonaparte qui avait su apprécier le talent de son médecin et tenait à le conserver eut le bon esprit de ne pas sembler attacher d'importance à l'incident, mais peut-être ne l'oublia-t-il pas tant que Des Genettes pourrait le laisser croire quand il dit : « Le premier Consul ne parut pas s'en souvenir et de grands témoignages de confiance ont prouvé que l'Empereur l'avait oublié (2). »

Bonaparte ne prolongea pas longtemps son séjour en Egypte; après la brillante victoire d'Aboukir (7 thermidor-25 juillet), il avait appris, par des journaux que lui avait fait parvenir Sidney-Smith, l'état des affaires de France et la situation critique du Directoire. Sentant alors que l'heure était venue de jouer un rôle en France et sur le continent, il décida de quitter l'Egypte, et le 5 fructidor (22 août), il

(1) Thibeaudeau. *Histoire de Napoléon Bonaparte.* Cité par Triaire.
(2) Des Genettes. *Hist. Méd...,* 3e édition..., p. 83, note.

embarqua sur la frégate *Le Muiron* qui devait le conduire à la brillante destinée que l'on connaît.

Il laissait à Kléber le commandement de son armée et le soin de veiller à sa conquête. Des Genettes dut se réjouir de ce changement qui donnait le gouvernement de l'Egypte à son héros de prédilection et, de plus, son ami. Tous deux se sentaient débarrassés de Bonaparte pour qui ni l'un ni l'autre n'éprouvait une bien vive sympathie; aussi peut-on juger de leurs sentiments quand ils apprirent le 18 Brumaire. Des Genettes note ainsi l'événement dans ses *Souvenirs* :

« Kléber apprit assez vaguement, à son camp de Schaléhich, les événements qui avaient porté Bonaparte au faîte du Pouvoir. Son aide de camp Baudot avait reçu de Sir Sidney-Smith le numéro 2 233 du journal anglais intitulé *The Sun*, où il lut toute l'affaire.

« De retour au Caire, Kléber s'enferma dans son grand salon avec un de ses officiers et moi. Je traduisis d'un bout à l'autre et leur lus le numéro du *Sun* en question. Kléber, affecté et stupéfait, répétait à chaque instant : C'est absolument la scène de Cromwell. Nous nous séparâmes après avoir fait chacun nos réflexions. »

Quant à l'attitude de Des Genettes, elle est plutôt résignée.

« Quand on convient qu'on ne veut pas gouverner ni changer le monde, dit-il à Kléber, il faut le laisser à ceux qui croient avoir les moyens nécessaires pour le faire (1). »

Le nouveau général en chef continua l'œuvre de Bonaparte en organisant sa conquête. S'il avait eu un instant l'idée d'évacuer l'Egypte, l'attitude de lord Keith à qui il avait répondu par la victoire d'Héliopolis (29 ventôse an VIII-20 mars) lui fit abandonner ce projet. Pendant que Kléber repoussait dans le désert l'armée ottomane, la population du Caire s'était soulevée; elle avait essayé de

(1) DES GENETTES. *Souvenirs d'un médecin...*

s'emparer du quartier général et de l'hôpital où étaient les blessés; pendant une des attaques, Des Genettes resté au Caire, en cherchant à porter secours aux blessés, reçut une balle qui lui effleura les os du crâne et lui fit une blessure, heureusement sans gravité.

Le général Kléber dut faire subir à la ville un véritable siège avant de la réduire et il y rentrait le 1er floréal (21 avril 1800). A partir de ce moment, sous son habile administration, l'Egypte prospérait; comme Bonaparte, il savait reconnaître toute l'importance des mesures sanitaires et donnait à son médecin en chef la plus large initiative : « On sait dans l'armée, lui disait-il, combien j'ai pour vous d'amitié. C'est une lettre de crédit dont il faut vous servir pour faire du bien. Tirez sur moi hardiment, je ferai honneur à votre papier. » Mais Kléber ne devait pas réaliser ces bonnes intentions, car peu de jours après avoir ainsi parlé à Des Genettes, il tombait sous le poignard d'un jeune fanatique musulman (25 prairial-14 juin 1800).

Menou qui lui succédait était incapable d'assurer la double charge de commander l'armée et d'administrer le pays. Il feignait en public de regretter Kléber, mais il n'en était rien en réalité : sa conduite inconsidérée avait même permis à quelques-uns de penser qu'il n'était pas étranger à l'assassinat. Il mit la désorganisation dans l'administration du pays; il provoqua des divisions dans l'armée et fit si bien qu'il prépara la perte de l'Egypte.

Les Anglais surent vite tirer parti de cet état de choses, et Menou se laissa enfermer dans Alexandrie, pendant que Belliard était assiégé dans le Caire.

La peste qui n'avait jamais cessé avait subi une nouvelle recrudescence; des cas étaient signalés un peu partout, mais le Caire était spécialement atteint par l'épidémie, que favorisaient les mauvaises conditions créées par le siège. Le 22 germinal (12 avril), cent cinquante Français furent atteints, et quinze cents Egyptiens succombèrent.

Des Genettes était enfermé dans la ville et dirigeait la lutte contre la terrible maladie; dans cette tâche, il était secondé par Casabianca, jeune chirurgien qui remplaçait Larrey, retenu dans Alexandrie. Grâce à leurs mesures intelligentes et énergiques, la mortalité diminua un peu. Mais comme toujours la contagion n'épargnait pas ceux qui prodiguaient leurs soins aux malades et Casabianca ne tardait pas à succomber; Ceresole, jeune médecin de talent, fut aussi victime de son devoir. Cependant le 25 prairial an IX (15 juin 1801), Des Genettes, dans une lettre au général en chef à Alexandrie, pouvait annoncer que l'épidémie avait cessé, et que des 128 malades retenus dans les lazarets, presque tous étaient convalescents.

Quelques jours plus tard, le général Belliard était contraint à capituler (8 messidor-26 juin), et Des Genettes s'entendait avec Young, inspecteur général des hôpitaux de l'armée anglaise, au sujet de l'évacuation des malades. Ceux-ci, au nombre de 550, et les convalescents, au nombre de 30, étaient embarqués les 8, 9 et 10 thermidor à bord de trois vaisseaux-hôpitaux; mais la place s'y étant trouvée insuffisante, lord Keith en mit un quatrième à la disposition de l'armée française (7 août 1801). L'évacuation étant terminée, Des Genettes s'embarqua à Rosette, quittant l'Egypte où il avait conquis ses meilleurs titres de gloire. « Nous mîmes enfin à la voile, mais nos regards se portèrent encore longtemps sur la terre antique et célèbre dont nous nous éloignions, et sur cette Alexandrie où nous laissions nos concitoyens, nos amis, nos frères (1). »

Après une traversée de six semaines, Des Genettes arrivait en vue des côtes de France dont il s'était éloigné plus de trois ans auparavant; mais avant de pouvoir fouler librement « la terre sacrée », il dut subir une longue quarantaine au lazaret de Marseille et n'en sortit que le 9 bru-

(1) Des Genettes. *Hist. Médic.*

maire (1[er] novembre 1801) n'ayant eu qu'à se louer de la confiance dont l'honorèrent les conservateurs; mais il exprime ce vœu : « Je désirerais seulement qu'on supprimât la cérémonie puérile et illusoire du parfum, la veille de la sortie, et qui consiste à enfumer les personnes en brûlant une botte de foin (1). »

Peu de temps après le retour du convoi qui portait Des Genettes, le reste de l'armée d'Egypte allait également rentrer en France après la capitulation d'Alexandrie que Menou n'avait pas su défendre.

Ainsi se terminait cette campagne qui aurait pu devenir le premier acte d'une merveilleuse conquête de l'Orient si le rêve de Bonaparte ne s'était pas heurté à des difficultés imprévues et qui, par le jeu des événements, ne pouvait compter que pour une brillante aventure militaire.

Mais ceux qui revenaient de cette expédition — les Egyptiens, comme on les appela — arrivaient avec le prestige d'une réputation glorieuse, rehaussé par l'attrait mystérieux qui rayonnait de ces contrées inconnues aux palais merveilleux et aux ruines grandioses.

Des Genettes rapportait pour son compte un renom de gloire personnelle bien méritée par sa brillante conduite pendant l'épidémie.

Dans son *Histoire Médicale de l'Armée d'Orient,* il a laissé une relation de tout ce qui a trait à la santé des troupes; mais, avec ce document officiel, le médecin en chef rapportait d'Egypte une série de notes intimes sur les choses et les gens au milieu desquels il avait vécu. Parmi le petit monde que formaient tous ces soldats et ces savants, il trouvait matière à exercer son esprit de fine et mordante observation, et il prenait plaisir à noter en de courtes fiches les mots qui mettent à nu une mentalité, les propos qui éclairent les situations, contribuant ainsi à la psycho-

(1) Des Genettes. *Hist. Médic...,* p. 232.

logie des héros dont l'histoire ne voit que les grands gestes.

De tous ceux-ci, comme il est naturel, Bonaparte attirait plus spécialement son attention, aussi peut-on trouver dans les *Souvenirs d'un Médecin de l'expédition d'Egypte* des documents intéressants sur les idées du général à cette époque de sa vie. Ce petit livre, à peu près inconnu, a été présenté au public médical par le docteur Helme, dans une de ses chroniques à la fois si pleines de verve et de profonde érudition (1).

Nous en extrayons ces quelques passages :

Un jour, Bonaparte trouve son beau-fils Beaumarchais, endormi sur le sable :

Allons, Eugène, debout, Ce repos ne convient ni à votre nom, ni à votre profession. Il faut qu'un homme de guerre soit sans repos comme sans pitié.

Un soir, Des Genettes note cette conversation à propos de l'Institut d'Egypte :

BONAPARTE. — Notre Institut ne va pas mal, quoiqu'on en plaisante; je veux faire aussi mon mémoire comme les autres, et j'irai vous le lire quelque jour.... Il y a longtemps qu'il me trotte par la tête quelques idées militaires et je veux les écrire. Eh, qu'en dites-vous, Monge, cela ne fera pas mal, eh?

MONGE. — J'en suis bien fâché, Général, mais je ne crois pas que cela soit convenable.

BONAPARTE. — Qu'en dis-tu Berthollet?

BERTHOLLET. —Vous êtes trop grand dans l'Europe et partout, et trop au-dessus de tout le monde pour aller, dans ce moment-ci, vous mettre à écrire un mémoire. Tout le monde voudrait se mêler de le juger. Il se trouverait des gens qui iraient chercher Plutarque ou déterrer le diable, pour prouver que cela ne vaudrait rien. Vous vous compromettriez, j'en suis vraiment fâché, mais....

BONAPARTE. — Ma foi, Monge, je crois que vous avez raison, je retire mon mémoire.

(1) *Revue moderne de médecine et de chirurgie*, 1906, n°s 8 et 9.

Toujours le même sujet. Entretien personnel cette fois avec Des Genettes :

Bonaparte. — Eh bien, citoyen Des Genettes, qu'est-ce que font les savants dans le quartier de l'Institut?

Des Genettes. — Général, je ne sais pas trop, je passe mon temps dans les hôpitaux ou dans ce quartier-ci et je vois rarement ce monde-là.

Bonaparte. — Ils ressemblent beaucoup aux femmes, n'est-ce pas?

Des Genettes. — Général, on s'amuserait un peu mieux avec les femmes.

Bonaparte. — Oh! mais c'est pour le chuchotage que j'en parle et pour les rivalités et les prétentions.

Des soldats, soupçonnés de pillage, avaient été fusillés. L'armée trouvait que l'exécution avait été un peu prompte. Pour son compte, Des Genettes semble croire qu'on avait puni des innocents :

Avouez, nous dit à ce propos Bonaparte, que c'est un rude métier que celui de général en chef. Il faut faire et prendre souvent sur soi beaucoup de choses. Par exemple, mon arrêté d'hier ou d'avant-hier sur les grenadiers de la 32e m'a coûté; mais il fallait le faire. Je sais bien ce que l'on peut dire de tout cela. Un général en chef doit être investi d'un pouvoir terrible. Comment diable disputerait-on raisonnablement à un homme, à qui l'Etat confie quelquefois la vie de cent mille hommes, le droit de réprimer d'après sa conviction des délits aussi graves?....

On disait un jour devant Bonaparte :

« L'Egypte est dans la décadence....

— C'est pour cela justement, répondit-il, que nous nous y trouvons. »

Citons encore quelques notes de Des Genettes jusqu'à présent inédites (1) :

Le Général Bonaparte, dit-il, était toujours porté à faire le bien quand il n'en était pas détourné par un intérêt majeur. Il repoussa plusieurs fois en Egypte des avis sanguinaires et se laissa pourtant aller d'autres fois à des sévérités auxquelles le voile de l'obscurité donnèrent le caractère de cruautés.

Bonaparte ne croyait pas beaucoup à la médecine; un jour Des Genettes en causait avec lui :

Bonaparte. — Oh, votre médecine, elle a vécu d'expériences et de trouvailles....

Des Genettes. — Heureusement, car ce sont les expériences et plus souvent les trouvailles qui ont fait la médecine appliquée et il est telle découverte qui a expié tout ce qu'on a pu reprocher aux mauvais médecins.

Napoléon disait aussi souvent aux médecins et à ceux qu'il estimait le plus : Messieurs, vous n'êtes que les historiens des maladies.

Dans ses conversations, le général aimait aussi à rappeler les souvenirs de l'antiquité; il disait un jour :

On trouve toujours les choses fort éloignées belles. Ne pensez-vous pas, Messieurs, que Démosthène ressemblait tout bonnement à nos constituants et aux plus éloquents de leurs successeurs. Il dominait un peuple peut-être plus sensible à l'art de parler qu'à celui de combattre et de vaincre.... C'est une chose bien remarquable chez les Grecs, et surtout chez les Athéniens, que la culture des armes unie à l'éloquence et menant aux commandements et à la direction des affaires publiques.

(1) Bibl. Nat Mss. N. A. F., 20 569.

CHAPITRE VIII

RETOUR DE DES GENETTES A PARIS APRÈS L'EXPÉDITION D'ÉGYPTE. (NOV. 1801). — MISSION EN ESPAGNE (1805). — CAMPAGNES DE L'EMPIRE (1806-1814), DES GENETTES EST FAIT PRISONNIER A TORGAU. — RESTAURATION (1815).

Des Genettes rentrait à Paris au début de novembre 1801, accompagné d'une flatteuse réputation désormais consacrée par toutes les preuves de mérite qu'il avait données en Egypte. Son cousin, le général de Pommereul, en le félicitant de son retour traduisait ainsi un sentiment unanime :

.... Mieux vaut Paris que le Caire. Vous n'aurez pas donné, j'espère, le grand exemple de vous être inoculé la peste, sans que ce dévouement insigne vous soit compté et sans doute la justice de votre ancien général peut et doit vous en faire trouver la récompense (1).

D'ailleurs, le gouvernement du Directoire n'avait pas attendu son retour pour lui donner des marques de son estime et l'avait nommé, dès le 5 septembre 1799, professeur-adjoint à la chaire de physique et d'hygiène de l'école de santé alors occupée par Hallé. Thouret, directeur de l'école, n'avait sans doute pas été étranger à ce choix et donnait ainsi à son beau-frère une nouvelle preuve d'estime et d'affection.

(1) Lettres du Général de Pommereul, préfet d'Indre-et-Loire à Des Genettes (24 Frimaire, an X). Bibl. Nat.-Mss. N. A. F., 20567.

Après les dures épreuves de la campagne d'Egypte, Des Genettes allait enfin trouver au sein de sa famille quelque temps de calme et de repos, pendant que l'agitation des événements politiques allait de son côté connaître quelque répit. Le premier Consul avait en effet imposé la paix à l'Europe, il allait signer avec l'Angleterre la paix d'Amiens et donner à la France le loisir de retrouver sa prospérité.

Des Genettes reprenait alors au Val-de-Grâce le poste qu'il avait quitté pour partir en Egypte; en même temps, il se consacrait à la rédaction de son *Histoire médicale de l'armée d'Orient* qui parut en 1802. Il en offrit la dédicace au premier Consul. Peut-être en retrouvant l'ancien général de l'armée d'Orient revêtu d'un pouvoir déjà presque absolu, Des Genettes n'était-il pas sans inquiétudes sur l'accueil qu'il lui réservait, mais celui-ci oubliant — ou feignant d'oublier — leurs anciens dissentiments lui donna les marques de son estime les plus flatteuses; cependant étaient-elles bien sincères? Il est permis de se le demander et peut-être d'en douter. Certes, Bonaparte avait su depuis longtemps reconnaître et apprécier le talent, la science, l'autorité de Des Genettes; lui qui s'y connaissait en hommes, il avait mesuré tout ce qu'il pouvait attendre d'un pareil serviteur et prévoyait sans doute de quelle utilité lui serait dans ses armées ce médecin qu'il avait vu à l'œuvre. Aussi peut-on penser que pour se l'attacher il ne lui ménagea pas les témoignages publics de son estime; mais, malgré ces apparences, ces deux hommes sympathisèrent peu.

Bonaparte trouvait sans doute que Des Genettes en savait trop long sur son compte; l'affaire de Jaffa devait le gêner; il avait même soupçonné son médecin d'avoir laissé courir des bruits erronés sur ce sujet. D'autre part, celui-ci n'était pas assez souple pour faire un courtisan (il l'avait bien montré à l'Institut d'Egypte), et son esprit autoritaire, qui aimait dominer et non obéir, ne s'en laissait peut-être pas

assez imposer par la prestigieuse fortune de l'aneien « eanonnier ». Il semble que Des Genettes ait voulu garder son droit d'examen et de eritique, ee qui n'était pas plus pour plaire à Bonaparte qu'à l'Empereur; en un mot, Des Genettes n'était pas de ces enthousiastes pour qui Napoléon était l'Idole à laquelle ils se dévouaient aveuglément, et eela lui fit du tort.

A son retour d'Egypte, le médeein avait repris son service du Val-de-Gràee; mais, par suite du manque de direetion, il régnait dans cet hôpital un eertain désordre dont s'émut le ministre (1); il déeida dès lors de confier la direction en ehef de tous les serviees à Des Genettes (24 novembre 1803) qui se trouva plaeé à la tête de eet établissement : « A ee titre tous les offieiers de santé qui s'y trouvent employés sont sous ses ordres, et il est seul chargé d'administrer en ehef le service euratif (2). »

Peu de temps après, Des Genettes était nommé inspeeteur général du service de santé (15 dée. 1803); en même temps, il recevait la eroix de chevalier de la Légion d'honneur, puis bientôt eelle d'officier (3), au moment où le premier Consul montait sur le trône et devenait Empereur. Ainsi Des Genettes pouvait se tenir pour satisfait, il était arrivé à la plus haute situation que pût ambitionner un médeein militaire.

Après un séjour de près de quatre ans à Paris, il allait de nouveau quitter la Franee, non à la suite des armées cette fois, mais seulement pour mission pacifique. Il était ehargé, en qualité de professeur à l'Eeole de médeeine, d'aller étudier sur les lieux, avec son collègue Duméril, une épidémie de fièvre jaune qui régnait sur les côtes d'Espa-

(1) Lettre du Directeur de l'Administration de la Guerre au Commissaire ordonnateur de la 1re division militaire (29 nov. 1803). Bibl. Nat.-Mss. N. A. F., 20571.

(2) Lettre du même au même (19 fév. 1804). Bibl. Nat., *ibid.*

(3) Nommé Légionnaire le 27 Frimaire, an XII (19 déc. 1803). Nommé officier de la Légion d'Honneur le 26 Prairial, an XII (16 mai 1804).

gne (1). En même temps, l'administration de la guerre le chargeait d'une tournée d'inspection dans les différentes villes où il s'arrêterait.

De passage à Bayonne le 26 juillet 1805, il arrivait à Madrid le 15 août. De là il repartait pour Cadix où il touchait le 27 septembre. C'est là qu'il apprenait par une lettre de Thouret la levée du camp de Boulogne et les bruits de guerre prochaine. Enfin, par Malaga, Alicante, Barcelone, il rentrait en France à la fin de novembre et terminait sa tournée d'inspection par Montpellier, Lyon, Dijon; arrivant à Paris à la fin de décembre 1805.

Pendant ce temps, l'armée française effectuait à marches forcées la campagne d'Autriche, gagnait la bataille d'Austerlitz et l'Empereur entrait à Vienne.

Petit détail à noter en passant : au début de février 1806, le ministre demandait à la Commission envoyée en Espagne un rapport sur ses travaux, mais sans succès, car il était contraint de le réclamer à nouveau le 26 septembre (presque un an après le retour), et cette fois il marquait son mécontentement.

Il est probable que Des Genettes, pour sa part, avait d'autres préoccupations que celle de rédiger un rapport. La guerre de nouveau déchaînée allait donner un autre cours à son activité.

A partir de cette époque jusqu'à la chute définitive de l'Empire, Des Genettes, attaché aux armées en qualité de médecin en chef et d'inspecteur général, participa à toutes les phases de l'Epopée, témoin des victoires et, plus tard, des défaites, mais sans doute toujours spectateur attentif.

Malheureusement, il n'a laissé sur cette période de sa vie aucuns documents personnels, et l'on ne peut que re-

(1) Documents relatifs à la Mission en Espagne. Bibl. Nat. Mss. N. A. F., 20571.

gretter eette laeune, ear au milieu de tant d'autres Mémoires consacrés à eette époque de notre histoire, les siens n'auraient certainement pas été des moins intéressants ni des moins finement observés. Les autres sources d'information sont également assez pauvres.

Mais eelles que nous possédons montrent qu'à tout prendre le médecin qui avait tenu une place si importante dans la campagne d'Egypte joua au contraire pendant les guerres de l'Empire un rôle assez effaeé. Plaeé à l'armée d'Orient dans des cireonstances partieulières du fait de l'épidémie qu'il eut à combattre, et mis en vue par son audacieuse inoeulation, Des Genettes, pendant les eampagnes auxquelles il prit part sur le continent, n'eut par contre à assurer que le service normal des armées en guerre.

Non pas que son rôle ait été de médioere importance : organiser des hôpitaux, veiller à l'exécution des mesures d'hygiène, diriger un nombreux personnel médical, présider aux évacuations, tout cela tient une grosse plaee dans ces campagnes où étaient mobilisées des masses d'hommes considérables; mais c'était tout de même un rôle à mettre peu en vue celui qui en était chargé.

Sous ce rapport, les chirurgiens étaient plus favorisés — revanehe de leur longue oppression par la médeeine — et pendant les guerres meurtrières de l'Empire, leurs services les plaeèrent aux premiers rangs des officiers de Santé. Au lieu de lutter eontre la maladie qui se traîne sur les derrières de l'armée ou qui la guette dans un eantonnement insalubre, le ehirurgien partieipe un peu de l'ivresse et de la gloire de la bataille, pendant laquelle son rôle est le plus actif et lui donne l'occasion de se signaler par de brillantes opérations ou de porter ses soins à quelque blessé de marque.

D'ailleurs il est probable que, bien pénétrés de leur réelle importanee, ils ne se privaient pas d'écraser de leur

supériorité les pauvres médecins. Cette lettre de Des Genettes tendrait à le prouver.

Dresde, 30 août 1813.

A M. l'ordonnateur en chef Marchant,

M. le Baron Larrey, suivant sa coutume, culbute l'ordre établi dans les hôpitaux et relègue de son autorité privée les fiévreux dans des coins inhabitables. Je vous prie de remédier à cet abus en donnant des ordres aux agents de l'Administration pour que ces changements n'aient lieu que d'après des dispositions prises et arrêtées par vous.

On trouve en même temps dans cette lettre la note assez froide des relations personnelles entre les deux collègues.

Des Genettes était en Espagne pendant la rapide campagne de 1805; la paix fut de courte durée après le traité de Presbourg qui en avait marqué la fin, et l'année suivante l'Empereur pénétrait en Prusse, puis après les victoires d'Iéna (14 oct.) et d'Auerstaedt, faisait, le 25 octobre, une entrée solennelle à Berlin. Vient ensuite la campagne de Pologne avec la sanglante journée d'Eylau (8 février 1807), cette campagne pendant laquelle les pluies continuelles occasionnèrent tant de souffrances aux soldats et qui se termine par l'écrasement des Russes à Friedland (15 juin), Des Genettes suivait l'armée et rentrait sans doute en France après la conclusion de la paix de Tilsitt (juill. 1807).

En 1809, Napoléon entreprenait une nouvelle campagne en Autriche et après une marche constamment victorieuse entrait à Vienne pour la seconde fois le 13 mai. Des Genettes avait été chargé du service médical de l'armée. Après Essling et Wagram, l'armistice de Znaïm mettait fin aux hostilités et l'Empereur à l'apogée de sa gloire entreprenait de récompenser les serviteurs qui avaient si bien coopéré à son triomphe. Le corps médical ne fut pas oublié et par un même décret, Des Genettes, Percy, Heur-

teloup et Larrey étaient créés barons de l'Empire (15 août 1809).

Il est à penser que Des Genettes apprécia particulièrement cette honorable récompense qui apportait un blason (1) à sa modeste gentilhommerie bien déchue depuis la Révolution (son nom ne s'écrivait plus qu'en un seul mot).

Les années 1810 et 1811 furent des années pacifiques et particulièrement brillantes; l'ancien petit officier Corse que Des Genettes avait connu dans une auberge de Fréjus, épousait la fille de l'Empereur d'Autriche, une archiduchesse de l'orgueilleuse race des Habsbourg. Le médecin participa sans doute aux fêtes par lesquelles tous ces guerriers oubliaient les rudes journées de campagne et dut mêler à cette aristocratie de fraîche date l'élégance et l'esprit raffiné qu'il avait hérités du XVIII[e] siècle. Ces années de repos, où les ménages si souvent séparés se trouvaient réunis, furent marquées pour Des Genettes (ainsi que pour beaucoup d'autres sans doute), par la naissance de son fils Adolphe (8 octobre 1810), qui devait malheureusement attrister ses vieux jours par une conduite peu régulière. Quatre ans auparavant (13 décembre 1806) Mme Des Genettes avait donné le jour à une fille, Laure, qui devait, vers 1830, épouser le baron de Sordeval.

La France ne connut pas longtemps les douceurs de cette paix glorieuse; bientôt après, commençait la malheureuse campagne de Russie où allait sombrer la puissance de l'Empire. Au printemps de 1812, l'armée entrait de nouveau en campagne et Des Genettes rejoignait son poste à la tête du service médical. Quelques lettres de lui permettent de le suivre à Magdebourg (31 mars 1812), à Berlin (30 avril),

(1) Les armes de Des Genettes étaient les suivantes : *D'azur à la massue d'or, en pal, accolé d'un serpent d'argent, à la fasce brochant d'or chargée de trois étoiles d'azur; au franc-quartier des barons officiers de santé attachés aux armées.*

d'où il repartait le lendemain pour la Pologne. Le 11 juillet, il était à Wilna et de là entrait en campagne à la suite de l'Empereur. Pendant le séjour de l'armée à Moscou, on eite de lui ee trait : Napoléon ayant entrepris d'évacuer, pour le transformer en easerne, un hospiee d'enfants trouvés, Des Genettes plus humain que flatteur lui aurait demandé : « Voulez-vous done imiter Hérode et renouveler le massaere des Innoeents? » Ce mot, simple boutade sans importanee, prouverait cependant, s'il est exact, que le médeein avait, eomme autrefois envers le général, gardé devant l'Empereur une certaine indépendance de langage.

Après la désastreuse et lamentable retraite de Russie, Des Genettes à bout de forees était arrivé à Wilna le 9 déeembre 1812 et, incapable de reprendre la route, avait été capturé par les Cosaques. Ainsi prisonnier, le médeein en ehef de l'armée s'adressa direetement au Tzar Alexandre pour en obtenir sa libération; il pensait que sa notoriété et les services rendus aux malades Russes étaient des titres suffisants à une telle démarehe, et il ne se trompait pas. Alexandre ordonna sa mise en libérté et Des Genettes, protégé par une eseorte de Cosaques, quittait le territoire ennemi; il arrivait à la fin de mars 1813 au quartier général à Magdebourg et de là repartait pour Paris.

Il n'y fit pas un séjour prolongé, car il quittait de nouveau la eapitale le 27 avril suivant. Il était arrivé à Dresde vers le 15 mai et avait repris ses fonetions de médeein en ehef; mais il fut atteint d'aecès de « fièvre tieree » qui l'obligèrent à rester dans eette ville sans pouvoir suivre le quartier général. C'est là qu'après la bataille du 26 et 27 août, Larrey surchargé de blessés « bousculait » un peu l'ordre établi dans les hôpitaux et que Des Genettes s'en plaignait dans une lettre que nous avons reproduite.

A partir de ee moment, les maréehaux de l'Empereur subissaient défaites sur défaites : l'armée après la bataille

de Leipsig battait en retraite; la France allait être envahie. C'était la débâcle.

Des Genettes n'assistait pas à ces tristes événements; il avait été enfermé à la fin de novembre avec un débris de l'armée dans la place de Torgau, et là, devait faire face à toutes les misères d'un siège; les vivres se faisaient rares, les médicaments manquaient et les malades augmentaient. Tous les officiers de santé étaient surmenés, un grand nombre mouraient et Des Genettes, hanté sans doute par ses souvenirs d'Egypte, dut craindre un moment l'apparition de la peste car il fit [illegible] tous les médecins civils qui observeraient dans leur clientèle « des anthrax ou charbons, des tumeurs des parotides, des aisselles ou des aînes », de lui en rendre compte immédiatement. Ses craintes furent vaines et il aurait été moins effrayé s'il avait pu savoir que les maladies ne naissent pas spontanément.

La place fut enfin obligée d'ouvrir ses portes, et le médecin prisonnier pour la seconde fois ne rentra en France qu'au mois de mai 1814, alors que l'Empereur était parti depuis un mois pour l'île d'Elbe, et il trouva Louis XVIII sur le trône.

Le gouvernement de la Restauration lui enleva ses places d'inspecteur général et de médecin en chef aux armées, ne lui laissant que son service du Val-de-Grâce et sa chaire de la Faculté qu'il avait si peu occupée.

Pendant les Cent-Jours, l'Empereur le nomma médecin de sa garde et, pendant la campagne de Belgique, Des Genettes suivit l'armée du Nord en qualité de médecin en chef. Il assista aux derniers désastres, il était à Waterloo et voyait Napoléon partir pour Sainte-Hélène. C'était la fin de l'épopée et les Bourbons rentraient en France.

Des Genettes, qui pendant tout l'Empire avait été considéré comme trop indépendant et trop tiède, eut cette seconde malchance d'être tenu en suspicion par la Restauration. Malgré sa réserve vis-à-vis de Napoléon, il avait été

néanmoins un serviteur loyal, appportant dans toutes ses fonctions le zèle, l'intelligence, le courage dont il avait donné en Egypte des preuves si éclatantes. Cela fut cause sans doute de la froideur que lui marqua le nouveau régime. En outre, à cette époque où tant des anciens serviteurs de l'Empereur, même parmi les plus comblés, reniaient bassement leur maître tombé et faisaient des platitudes aux Bourbons, Des Genettes s'honora en gardant une attitude digne et correcte et en ne s'abaissant pas plus devant le Roi qu'il ne l'avait fait devant l'Empereur. Aussi, subit-il le sort commun à tant d'autres et se vit-il enlever par le nouveau gouvernement les fonctions qu'il tenait de l'ancien. Au retour de Louis XVIII, il perdit les places qu'il occupait aux armées, conservant toutefois sa place de médecin en chef au Val-de-Grâce et sa chaire de la Faculté.

CHAPITRE IX

RÉORGANISATION DE LA MÉDECINE AU XIXe SIÈCLE. PROFESSORAT DE DES GENETTES. SÉANCE DU 18 NOVEMBRE 1822. — TRAVAUX DE DES GENETTES. FIN DE SA CARRIÈRE.

La Restauration n'avait pas une très grande sympathie pour le corps médical de l'armée auquel on reprochait un esprit trop indépendant et, pour cette raison, à la reconstitution du Conseil de santé, en 1816, on en écarta trois des illustrations de l'époque impériale, Larrey, Percy et Des Genettes.

Dès lors va commencer pour ce dernier une nouvelle phase de sa carrière médicale et, dans cette existence si bien remplie, va succéder à l'agitation des camps et aux vicissitudes de la guerre, la vie plus paisible du professeur. Mettant à profit l'expérience acquise dans le vaste champ où il lui a été permis d'observer et où il a trouvé pour lui-même la meilleure école d'application, il en pourra tirer la matière d'un solide enseignement, servi par sa grande érudition et sa merveilleuse facilité d'élocution.

Mais avant de suivre Des Genettes dans cette seconde phase de son existence, il est bon de faire un retour en arrière pour jeter un coup d'œil sur la réorganisation de la médecine au début du XIXe siècle; car la médecine, ainsi que les autres institutions, était peu à peu sortie du trouble

où l'avait jetée la Révolution pour subir une complète transformation et prendre une vitalité nouvelle.

Nous avons esquissé rapidement l'état des sociétés médicales à la fin du XVIII[e] siècle et nous avons vu la Faculté, se reposant sur le prestige de son ancienne splendeur, décliner progressivement devant ses rivales, l'Académie royale de chirurgie et la Société de médecine, qui, obéissant aux lois du progrès, devenaient les dépositaires de la science médicale. Cependant aucune de ces institutions, pas plus les jeunes sociétés florissantes que l'ancêtre vénérable et surannée, ne devaient résister à la tourmente révolutionnaire, car le 8 août 1793, la Convention supprimait « toutes les Académies ou Sociétés littéraires patentées ou dotées par la nation », et la Faculté était abolie légalement le 15 septembre 1793 après avoir été dissoute par la loi du 18 août 1792. Ainsi donc, la médecine n'existait plus en tant que corps constitué et la loi proclamait « la liberté des professions sans condition légale d'études, de grades, et de diplômes ». Ce fut la porte ouverte à mille abus et la profession livrée à l'ignorance et au charlatanisme, si bien que le besoin ne tarda pas à se faire sentir d'une réglementation nouvelle. Les armées surtout souffraient du nouvel ordre de choses, car la République en guerre avec toute l'Europe manqua vite de médecins. Elle essaya d'y remédier par des réquisitions, mais cet expédient ne pouvait corriger le vice du système et la Convention demanda à son Comité de l'Instruction publique de lui présenter un rapport sur la réorganisation de l'enseignement de la médecine. Déjà en 1790, Vicq d'Azyr avait présenté à l'Assemblée nationale un plan de réformes médicales extrêmement détaillé et contenant une foule d'innovations des plus heureuses; ce travail était resté sans résultat, mais il allait pouvoir servir de programme à Fourcroy, à qui le Comité avait donné la tâche de rédiger le rapport demandé par la Convention et qui venait le lire devant cette assemblée le

7 frimaire an III (27 nov. 1794). Ce document, œuvre de la coopération de Chaussier et de Fourcroy, était transformé en loi le 14 frimaire (4 déc. 1794).

Cette loi donnait aux études médicales une orientation complètement nouvelle et elle constitua, en somme, le cadre primitif de nos institutions actuelles. Elle établit la création de trois écoles de santé, à Paris, à Montpellier, à Strasbourg. Elle introduit dans l'enseignement les études pratiques d'anatomie et de chimie, crée la clinique, inaugure les laboratoires, établit des salles de dissection, fonde des hôpitaux et elle insiste surtout sur ce fait que l'observation au lit des malades deviendra la principale partie de l'enseignement.

Douze places de professeurs étaient créées à l'école de Paris et chacun d'eux était assisté d'un professeur-adjoint. Les chaires nouvelles furent occupées par des professeurs nommés sur la présentation de Fourcroy et de Thouret; tous les hommes qui prirent place ainsi dans le nouvel enseignement appartenaient aux vieilles institutions abolies et allaient pouvoir, dans un cadre rajeuni, porter à leur complète éclosion toutes les idées en germe à la fin du XVIIIe siècle, formant ainsi le lien entre les deux siècles.

Les écoles de santé virent quelques années plus tard leur nom changé en celui d'écoles de médecine; puis, le 9 thermidor an V (7 août 1797), on créa l'Ecole pratique. En 1806, à la fondation de l'Université, l'Ecole de Paris fut englobée dans cette vaste organisation qui réunissait tous les établissements d'enseignement dans la main de l'Etat, et reprit son ancien nom de Faculté; en même temps Thouret, qui dirigeait l'Ecole depuis le début, reprit le titre de doyen.

Pendant que se réorganisait l'enseignement, l'exercice de la médecine était encore assez mal réglementé; la loi du 19 ventôse an XII (10 mars 1803) vint combler cette lacune, établissant en particulier que nul ne peut exercer

la médecine sans diplôme; mais certaines dispositions, telle que l'institution des officiers de santé, n'étaient pas des plus heureuses.

A côté de l'école, naissait dès le lendemain de la Révolution une association qui existe encore aujourd'hui, la Société de médecine, fondée le 5 mars 1796. Recrutée au début parmi les membres survivants des anciennes Académies, elle groupa les praticiens les plus répandus de Paris et constitua un centre d'activité intellectuelle et scientifique des plus vivants.

C'est dans ce milieu médical rajeuni et réorganisé que Des Genettes était entré officiellement le 5 septembre 1799, avec le titre de professeur-adjoint à la chaire de physique et d'hygiène dont le titulaire était Hallé. Mais continuellement tenu loin de Paris par les exigences de ses fonctions militaires, Des Genettes n'avait fait à la Faculté que de très rares apparitions, et jusqu'à la fin de l'Empire il ne participa pas à l'enseignement. Son rôle de professeur ne commence donc réellement que sous la Restauration, et jusqu'à la mort de Hallé il partagea avec lui la chaire d'hygiène. « Ses cours, nous dit Peisse, étaient des modèles de clarté et de méthode, et ses leçons riches d'idées neuves et fécondes. Comme orateur, il se distinguait par une familiarité originale et piquante. Dans ses divers discours à la Faculté, dans les discussions journalières de l'Académie de Médecine, il a constamment fait preuve d'une grande sagacité de raisonnement jointe aux charmes d'une élocution facile et animée. Son langage est surtout remarquable par ce sentiment des convenances, ce tact délicat que donnent seules, même à un homme d'esprit, la variété des connaissances et des relations sociales distinguées (1). »

Aux examens, il posait ses questions avec autant d'esprit que d'autorité, toujours plus occupé de l'auditoire que des candidats et dispensant ceux-ci de toute réponse par

(1). Peisse. *Les médecins français contemporains.*

de longs et brillants monologues où il excellait : « Laissez-moi parler, leur disait-il, vous gagnez à vous taire. En parlant, je vous instruis et préserve votre vanité du remords d'une mauvaise réponse. »

En même temps qu'il professait à la Faculté, Des Genettes continuait ses fonctions de médecin en chef à l'hôpital du Val-de-Grâce, fonctions auxquelles étaient attaché le titre de premier professeur, car cet établissement était destiné à l'instruction des officiers de santé militaires. Or, en 1814, avait été nommé à cet hôpital en qualité de médecin ordinaire, second professeur, un homme qui ne devait pas tarder — moderne Paracelse — à révolutionner la médecine, mais qui pour le moment jetait le trouble au Val-de-Grâce. Cet homme était Broussais, dont la fameuse doctrine de l'inflammation et surtout la fougue entraînante commençaient à attirer quelques auditeurs curieux de ses idées nouvelles. Mais cela n'était pas pour plaire à Des Genettes chargé de veiller au bon ordre et à la discipline du Val-de-Grâce; aussi, trouve-t-on dans sa correspondance la trace de son mécontentement contre le novateur audacieux. Tout d'abord il se plaint que les visites de Broussais soient suivies par une trentaine d'élèves externes qui « encombrent bruyamment les salles, fatiguent les malades de leurs questions et de leurs attouchements, les découvrent, les percutent, discutent sur les méthodes de traitement, les approuvent, les blâment et ont converti en salles de l'Hôtel-Dieu un établissement consacré au traitement des militaires et à l'instruction de nos élèves, écartés, confondus et souvent perdus dans cette foule (1). »

Le trouble continuant, Des Genettes est contraint de faire de nouvelles observations, mais « les remontrances sur ce sujet, dit-il, ont été traitées d'actes d'animosité, d'envie,

(1) Lettre au Commissaire Ravenel, 3 octobre 1817. Bibl. Nat.-Mss. N. A. F. 20572.

de persécution dirigées contre un génie réformateur de l'art (1). »

Des Genettes ne pouvait soutenir la lutte avec son terrible adversaire. L'enthousiasme, rapidement suscité par la Médecine physiologique, était tel qu'il était inutile de vouloir s'opposer à ce violent mouvement qui soulevait toute la jeunesse médicale d'alors. Cependant Des Genettes essayait encore d'empêcher l'envahissement des salles de malades mais toujours sans succès; et, sans doute, découragé de l'inutilité de ses efforts, sentant d'autre part son influence diminuer, il se décidait en novembre 1819 à solliciter la place de médecin des Invalides rendue vacante par le décès de Coste et la demandait « comme terme de mes pénibles travaux et le dernier asile contre les animosités dont je suis depuis longtemps l'objet ». Mais sa requête devait rester sans résultat et il ne devait obtenir que longtemps après ce poste des Invalides.

Si Des Genettes sentait à de secrets indices son influence diminuer, des témoignages publics d'estime pouvaient cependant laisser croire que la faveur du gouvernement lui était acquise. Il avait été réintégré dans ses fonctions au Conseil de santé par une ordonnance du roi, en date du 10 novembre 1819; puis, au moment de la création de l'Académie de Médecine (20 décembre 1820), il avait été mis au nombre des membres nommés par le roi pour en constituer le premier noyau. C'étaient là des récompenses bien dues à son mérite et à ses longs services et une reconnaissance officielle de la place qu'il avait su conquérir dans la science médicale. Mais il n'en était pas moins suspect au gouvernement.

A cette époque, les passions politiques étaient fortement déchaînées; les ultra-royalistes parvenus au pouvoir s'efforçaient de restreindre les libertés conquises par la Révo-

(1) Lettre à M. de la Neuville, 24 décembre 1817.

lution et suscitaient un violent mouvement d'opposition de la part de tous les esprits libéraux. C'était l'époque où florissaient de nombreuses sociétés secrètes auxquelles, était affiliée une grande partie de la jeunesse des écoles qui trouvait alors dans ces luttes politiques l'emploi de son juvénile besoin d'expansion. La Faculté de Médecine, issue de la Convention, renfermant parmi ses professeurs un grand nombre d'hommes qui avaient pris part à la révolution ou avaient servi l'Empereur, était particulièrement suspecte au gouvernement; aussi songeait-il au moyen de « l'épurer ». L'occasion ne tarda pas à s'en présenter. Pour répondre au vent de liberté qui soufflait de toute part, le ministre, comme par défi à l'opinion, avait placé à la tête de l'Université l'abbé Frayssinous, évêque d'Hermopolis et premier aumônier du roi; cette mesure soulevait une violente opposition parmi les étudiants qui ne perdaient pas une occasion de manifester leur mécontentement et exprimaient souvent leur hostilité dans l'enceinte même de la Faculté.

Or, le 18 novembre 1822, pour la séance solennelle de rentrée, Des Genettes devait prononcer l'éloge de Hallé, décédé peu de temps auparavant; il n'y avait là ni dans la mémoire vénérable de Hallé, ni dans la personnalité du professeur qui était aimé des élèves, aucun sujet de manifestation; mais l'irritation était parvenue à son comble et le moindre prétexte devait lui servir d'occasion pour faire explosion.

Lorsque l'abbé Nicolle, recteur de l'Académie de Paris, entra à la tête des professeurs dans le grand amphithéâtre pour présider la séance, il fut accueilli par des cris et des sifflets. Néanmoins, Des Genettes put prendre la parole, et il fut écouté dans un calme relatif; mais à la fin de son discours, quand il en vint à parler des sentiments religieux de Hallé, le tumulte commença. Il disait : « Nous croirions manquer à la mémoire de M. Hallé (*interruption*), nous

croirions le trahir (*interruptions prolongées*), vous auriez le droit de me traiter comme un lâche (*profond silence et attention générale*) si j'appréhendais de dire hautement ici que M. Hallé eut des sentiments de religion aussi sincères que profonds. Comme Pascal, il s'anéantissait devant la grandeur de Dieu; une teinte de l'âme de Fénelon émoussait ce rigorisme : et comme il se croyait sans mission pour amener les autres à ses opinions, il se borna à prêcher d'exemple. »

C'est dans ces paroles que le Gouvernement voulut voir des allusions blessantes. La séance fut levée au milieu des sifflets; l'amphithéâtre se vida rapidement et tous les étudiants étaient dans la cour de la Faculté lorsque l'abbé Nicolle parut. Il eut peine à se frayer un passage jusqu'à sa voiture et à sortir au milieu des huées qu'il ne parvint pas à calmer par quelques paroles conciliantes.

Le Gouvernement saisit l'occasion de ce « chahut » pour dissoudre la Faculté de médecine par l'ordonnance du 21 novembre 1822.

Après deux mois d'études et de pourparlers, parut l'ordonnance du 2 février 1823 qui la réorganisait, mettant à la retraite onze professeurs dont les opinions n'étaient pas au goût des gens au pouvoir; parmi eux était Des Genettes (1), que ses longs services sous la révolution et l'Empire, ainsi que son penchant pour la philosophie du XVIIIe siècle devaient désigner comme victime de l'intolérance du Gouvernement royal.

Cette ordonnance, inspirée par les dissensions politiques, contenait cependant, à côté de ces dispositions vexatoires, des innovations qui devaient exercer sur l'avenir de l'enseignement et le recrutement du professorat une influence considérable. Elle instituait en effet le corps des

(1) Les dix autres professeurs retraités étaient : de Jussieu, Vauquelin, Dubois, Pelletan père, Deyeux, Pinel, Chaussier, Lallement, Le Roux, Moreau (bibliothécaire).

agrégés. D'après ses dispositions, trente-six agrégés choisis au concours seraient adjoints aux vingt-trois professeurs; douze d'entre eux devaient être en stage, les vingt-quatre autres en exercice. La durée du stage fut fixée à trois ans, celle de l'exercice à six; après ce temps, les agrégés devenaient agrégés libres dont le nombre était indéterminé.

Après cette réorganisation, Des Genettes se trouvait livré à l'inaction; il put alors consacrer ses loisirs à mettre de l'ordre dans les nombreuses notes qu'il avait accumulées pendant sa longue carrière. Il en tira une série de biographies médicales consacrées aux hommes illustres parmi les anciens et les modernes. Dans ces nombreuses notices qui sont, en général, assez courtes et ne s'élèvent pas au-dessus du ton d'un article de dictionnaire bien documenté, on relève au hasard les noms de Bœrhave, Frascator, Francklin, Laurent-Joubert, Mascagni, Pringle, Rabelais, Spallanzani, Stahl...

En somme, Des Genettes n'a laissé aucune œuvre de longue haleine; son bagage se compose surtout de courtes notices où la variété des sujets n'exclut pas cependant le souci d'une documentation exacte. « Au nombre, à la variété et surtout à la brièveté de ses opuscules, Des Genettes semblait dire comme La Fontaine : Les grands ouvrages me font peur.....

« Homme toujours entraîné par des idées latérales et tellement ouvert aux impressions un peu vives, qu'à l'aspect des objets extérieurs, il se remplissait d'images, pour ainsi dire, et ces images s'insinuant dans tout son être et pénétrant dans ses chairs autant que dans son esprit devenaient en lui des puissances motrices qui se faisaient jour de partout, dans ses regards, ses traits, ses accents, ses attitudes et ses moindres gestes. Or, qui ne saisit que des images saisit peu de rapport et a peu d'ordre et d'ensemble (1). » Ainsi

(1) PARISET. *Histoire des membres de l'Académie de médecine.*

s'exprimait Pariset qui semble avoir analysé avec justesse la si vivante personnalité de Des Genettes.

Il a laissé peu d'œuvres d'ensemble, mais il prenait beaucoup de notes sur tout ce qui frappait son esprit ouvert à mille impressions, aidant ainsi à sa mémoire prodigieuse. De ces notes, il en a fait entrer un grand nombre dans ses courts ouvrages ou, plus tard, dans la rédaction de ses mémoires, mais il en avait laissé beaucoup d'inutilisées, ainsi que, par exemple, ses souvenirs de l'expédition d'Egypte, où il aimait à analyser la psychologie et à peindre les poses de Bonaparte. Mais son esprit curieux de tout ne se bornait pas à observer les grands, il ne dédaignait pas la conversation rude du peuple où il trouvait parfois des aperçus inattendus; et c'est un rapprochement piquant à faire que de mettre en regard des propos intimes de Bonaparte les propos drôlatiques retrouvés dans ses notes manuscrites, avec leur pittoresque langage campagnard, soigneusement transcrit par Des Genettes.

PROPOS POLITICO-DROLATIQUES (1824)

Paul Gardebled. — Si c'est vrai que le Tondu (Napoléon) est mort, et je ne le croyons pas, tout de même, à Rosny, c'est un malheur pour bien du monde, car c'est un homme qui aimait bien à faire travailler. — Le pauvre bougre, il aura planté et secoué le prunier sans manger les prunes. — C'est égal, Louis XVIII dont il l'a remplacé est enfoncé. Quand il ne mourait pas par ses jambes qu'on dit qui sont pourries, il faut que toute la famille soyont suspendue parce qu'ils n'ont pas de tête pour gouverner.

PROPOS DROLATIQUES ET HISTORIQUES

Dialogue entre Robin-Rabot et R. D. G. (1821).

R. D. G. — Qu'est-ce qu'il y a de nouveau aujourd'hui dans le village, le monde paraît bien éveillé?

Rabot. — Pas grand'chose, M. le Baron, si ce n'est la bénédiction de l'église de Villemombe (pour Villemomble) qui a t'èvu lieu. Quoique ça, il y avait bien du monde parce qu'elle a été faite tout de même par l'archevêque maître napolitain de Paris avec un tas d'abbés qu'il y en avait plus de trente. Comment donc qu'il s'appelle, si vous le connaissez?

R. D. G. — Il s'appelle M. le Cardinal de Talleyrand-Périgord.

Rabot. — Ah! c'est donc là le fameux filou que tout le monde dit qu'il a vendu la France plusieurs fois.

R. D. G. — Ce n'est pas de celui-là, mais peut-être de l'un de ses parents dont vous aurez entendu parler dans ces termes.

Robin. — Dame! ça pourrait ben être Raguse qu'on a voulu dire !

R. D. G. — Non du tout, ce sont des hommes tout à fait différents.

Robin. — Mais c'est pourtant un vieux gueux qu'a passé deux fois aujourd'hui devant votre porte, en carosse, avec trois calotins; oui, un gueux ben sûr, un prêtre qui s'est marié.

(*Notes inédites de Des Genettes.*)
Bibl. Nat. Mss. N. A. F. 20569.

Pendant les longues années que Des Genettes avait passées loin de la Faculté, les événements politiques continuaient leur cours et l'esprit d'opposition qui se manifestait en 1822 par d'assez inoffensifs tumultes devait aboutir aux sanglantes journées de juillet 1830. La Faculté de

médecine, sans compter la participation active prise aux événements par ses élèves, allait subir le contre-coup de la Révolution et cela dans un sens libéral. Une Commission nommée par le duc de Broglie, président du Conseil, rapporta les ordonnances de 1822 et 1823, et les professeurs dépossédés de leurs chaires rentraient à la Faculté; Des Genettes reprenait ainsi sa chaire d'hygiène. En même temps il fut nommé maire du Xe arrondissement qu'il appelait pour cela sa « paroisse » et garda ces fonctions jusqu'aux élections municipales de 1834.

Il avait également obtenu le poste si longtemps désiré de médecin des Invalides, et c'est là que le trouva la terrible épidémie de choléra qui décima Paris en 1832. A la même époque, il entrait à l'Institut en qualité de membre correspondant de l'Académie des Sciences.

Ainsi la fortune semblait lui sourire à nouveau et remis en possession de sa chaire de la Faculté il s'y consacrait à l'enseignement quand, en avril 1834, au milieu d'une leçon, il fut frappé d'une attaque d'apoplexie. Il garda sans doute un léger degré de paralysie, « maître de ses idées, dit Pariset, il ne l'était plus de ses mouvements; il n'avait plus qu'une démarche chancelante et des paroles embarrassées ». Dès lors, il dut renoncer à toute vie active et se consacra à la rédaction de ses mémoires. Depuis longtemps, il en était prié par la duchesse d'Abrantès qui, depuis la mort de Junot, lui avait gardé son plus amical attachement en souvenir des relations si étroites que ces deux hommes avaient contractées pendant leur longue vie de guerre. « Il n'est pas un homme que j'estime au-dessus de lui, disait-elle, je l'aime comme un frère; je l'aime avec une profonde affection, il a un cœur parfait, et à l'âge où il est parvenu, il a conservé non seulement son esprit, mais toutes les parties piquantes de cet esprit naturellement l'un des plus mordants que je connaisse. Je l'ai pressé de faire ses mémoires. Ce qu'il a vu depuis le commencement de la Révo-

lution est prodigieux; il a surtout vécu près de l'Empereur, et un tel homme examinant Napoléon doit en donner un aperçu remarquable et tout à fait intéressant (1). » Elle résumait ainsi son opinion sur lui : « M. Des Genettes est tout ensemble le meilleur des hommes et le plus éminemment spirituel et le plus amusant que j'aie rencontré dans ma vie. » Malheureusement, la rédaction de ces Mémoires devait rester inachevée, car la mort frappait Des Genettes le 2 février 1837, ne lui laissant pas le temps de couronner par le récit des événements qui l'avaient occupée, une vie si bien remplie. Sur sa tombe, il fut loué par Bouillaud, au nom de la Faculté, et par Broussais, au nom des officiers de santé militaires.

(1) Duchesse d'Abrantès. *Mémoires*.

CONCLUSION

Des Genettes peut à juste titre passer pour une des figures médicales les plus intéressantes et les plus vivantes de son temps. Si, par le jeu des événements, sa propre renommée se rehaussa de la gloire qui semble auréoler tous les héros de l'Epopée, il n'en fut pas moins une personnalité puissante, capable de s'imposer par elle-même.

Issu du XVIIIe siècle dont il reçut à la fois le goût des lettres et celui des choses scientifiques, il acquit à l'école des hommes les plus éminents dans la profession une instruction médicale forte et étendue. La Révolution, en le lançant à la suite de ces armées qui, pendant vingt ans, parcoururent l'Europe, pénétrant jusque sur la terre d'Afrique, lui ouvrit un vaste champ d'observation pour compléter et étendre son expérience et lui donner l'occasion de mettre en évidence les brillantes qualités personnelles, grâce auxquelles il parvint rapidement aux plus hautes situations dans la médecine militaire. Rendu par la paix à sa chaire de la Faculté, il sut y mettre à profit la vaste expérience acquise dans ses campagnes, servie par la rapidité de son coup d'œil, par sa mémoire inépuisable et secondée par son élocution élégante et facile. Doué d'une haute confiance en soi-même, d'une autorité qui s'imposait, Des Genettes mérita, à tous ces titres, l'attention de ses contemporains.

Mais cependant, il ne fut pas un de ces hommes qui marquent leur passage dans la science médicale et contribuent à son avancement par des idées ou des applications nouvelles. Son esprit, ouvert à tout, ne le laissa certes pas étranger au mouvement scientifique, mais il n'y participa pas directement. Gardant de son hérédité et de sa première formation intellectuelle l'empreinte du XVIIIe siècle, Des Genettes fut un de ces médecins dont l'érudition aimable, le ton élégant, la distinction des manières contribuent à orner la profession et à attirer sur elle la considération, ce qui est encore une façon de l'honorer.

ŒUVRES DE DES GENETTES

Tentamen physiologicum de vasis lymphaticis. (Montpellier, 1789.)

Observation sur une phtisie calculeuse. (*Journal de médecine, chirurgie et pharmacie,* rédigé par Bacher. Juin 1790.)

Observations sur la faculté d'absorber que conserve le système des vaisseaux lymphatiques après la mort des animaux. (*Id.* 1790.)

Testicules passés de l'abdomen dans le scrotum à l'âge de seize à dix-sept ans, et verge mal conformée. (*Id.* 1791. *Gazetta di Parma,* 1792.)

Analyse du système absorbant ou lymphatique. Paris, 1792.

Mich. Girardi. Prolusio de origine nervi intercostalis. Paris, 1792. Edition publiée par Des Genettes.

Observations sur l'enseignement de la médecine pratique dans les hôpitaux de la Toscane. (*Journal de Bacher.* Juillet 1792.)

Précis d'une dissertation de M. Girardi et des recherches de M. Félix Fontana, sur l'origine du nerf intercostal. (*Journal de Bacher.* Juillet 1793.)

Réflexions générales sur l'utilité de l'anatomie artificielle, en particulier sur la collection de Florence et la nécessité d'en former de semblables en France. (*Journal de Bacher,* 1793.)

Lettre de R. Des Genettes aux rédacteurs du Magasin Encyclopédique, sur le rapport fait au bureau de consultation des arts et métiers à l'occasion des travaux anatomiques et des pièces artificielles de Laumonier. (*Mag. Encycl.* Tome III, an III.)

Médecine militaire, notes pour servir à l'histoire de l'armée d'Italie. Paris, 1797.

Observation sur un ptiriasis ou maladie pédiculaire. (*Mag. Encycl.* Tome III, 3e année.)

Avis sur la petite vérole régnante, adressé au Divan du Caire (avec une traduction arabe en regard, par don Raphael). Au Caire, 1800.

Opuscules du citoyen Desgenettes, médecin en chef de l'armée d'Orient. Au Caire, 1800. (Volume composé par des articles extraits de la *Décade Egyptienne.*)

Histoire médicale de l'armée d'Orient. 1re édition, Paris, 1802. 2e édition, 1830. 3e édition, 1835.

Indication des principaux ouvrages sur la fièvre jaune. (*Journal de médecine, chirurgie et pharmacie de Corvisart et Leroux.* Tome XI, an XIV.)

Discours prononcé le 9 novembre 1809 pour l'ouverture des cours de la Faculté de médecine de Paris. Paris, 1810.

Des parotidites dans les maladies aiguës. Traduction de deux opuscules italiens publiés à Pérouse en 1785 et 1786. (*Journal de Corvisart,* 1806, tomes XX et XXI.)

Eloges des Académiciens de Montpellier, publiés pour servir à l'histoire des sciences dans le XVIIIe siècle. Paris, 1811.

Discours prononcé le 7 novembre 1814, pour l'ouverture des cours de la Faculté de médecine de Paris. Paris, 1815.

Eloge de M. Hallé, prononcé à la Faculté de médecine de Paris, le 18 novembre 1822.

Essais de Biographie et de Bibliographie médicales. Paris, 1825.

Des Genettes a publié depuis des notices biographiques sur : D. Cotugno (1825); le chevalier M. Rossa (1829); P. Mascagni (1830).

Etudes sur le genre de mort des hommes illustres de Plutarque et des Empereurs romains. Paris, 1833.

Souvenirs de la fin du XVIIIe siècle et du commencement du XIXe, ou Mémoires de R. D. G. Paris, tome I, 1835; tome II, 1836.

Des Genettes a fourni divers articles à :

Biographie universelle de Michaud;
Journal complémentaire des sciences médicales;
Journal hebdomadaire de médecine.

Il a rédigé l'article : *Peste,* dans *l'Encyclopédie moderne de* Courtin.

BIBLIOGRAPHIE

Abrantes (Duchesse d'). — *Mémoires.* 2e édit. Paris, 1835.

Beaudouin (Dr F.). — *Desgenettes.* Paris, 1908.

Berthier (Général). — *Relations des campagnes du général Bonaparte en Egypte et en Syrie.* Paris. An VIII.

Blanchard (Pr. Raphaël). — *Notes historiques sur la peste,* in : *Archives de parasitologie,* 1900.

Broussais. — *Eloge de Des Genettes,* in : *Recueil de Mémoires de médecine, de chirurgie et de pharmacie militaires,* 1837.

Chaptal. — *Mes souvenirs sur Napoléon.* Paris, 1893.

Corlieu. — *Le centenaire de la Faculté de Paris.* 1896.

Dechambre. — *Dictionnaire des sciences médicales.*

Delaunay (Dr Paul). — *Le monde médical parisien au* XVIIIe *siècle. Paris,* 1906.

Denon (Vivant). — *Voyage de la Basse et de la Haute-Egypte.* Paris, an XI.

Des Genettes. — *Histoire médicale de l'Armée d'Orient.* Paris, 1802, 1820 et 1835.

— *Souvenirs de la fin du* XVIIIe *siècle et du commencement du* XIXe, *ou Mémoires de R. D. G.* Paris, 1835-1836.

— Bibliothèque nationale, *Manuscrits,* nouv. acq. fr., nos 20567 à 20572.

Galland. — *Tableau de l'Egypte pendant le séjour de l'Armée française.* Paris, an XIII.

Guitry. — *L'armée de Bonaparte en Egypte.* Paris (s. d.).

Helme (Dr Fr.). — *Revue moderne de médecine et de chirurgie.* 1906, nos 8 et 9.

Jonquière (De la). — *L'expédition d'Egypte.* (1798-1801). Paris (s. d.).

LANDOUZY. — *Revue scientifique.* (25 juillet 1885).

LARREY. — *Relation historique et chirurgicale de l'expédition de l'armée d'Orient en Egypte et en Syrie.* Paris, 1803.

LAS CASES (Comte de). — *Mémorial de Sainte-Hélène.*

MARTIN. — *Histoire de l'expédition française en Egypte.* 1815.

MICHAUD. — *Biographie universelle.*

PARISET. — *Histoire des membres de l'Académie de médecine.* Paris, 1845.

PEISSE. — *Les médecins français contemporains.* Paris. 1827.

TRIAIRE. — *Dominique Larrey et les campagnes de la Révolution et de l'Empire.* (1768-1842). Tours. 1902.

— *Récamier et ses contemporains.* Paris. 1899.

SOUDAN. — *Eloge de Desgenettes,* in : *Recueil de mémoires de médecine et de pharmacie militaires.* 1837.

TABLE DES MATIERES

Auxerre. — *Imp. Auxerroise* (J. Pigelet, Directeur).